

territoire3

revue annuelle - année 2016 - n°3

art, littérature, topologie

am - our ? (s)

audrey pannuti
brigitte guedj
clara gervais
denis viougeas
domi rampal
fanette paillard
frédéric pauvarel
guillaume guéraud
guy robert
jean-marc hérouin
jean-françois paillard
jean-pierre ostende
laurent margantin
loïc beillet
marion rampal
michimau
mustafa taj-alدين almusa
nadim el maliki
ninon paillard
philippe annocque
ramzi choukair
thierry sauvage

avec la participation
d'Alma Sarrazac, Aldo Scavarda,
Sacha Baron Cohen et Archibald Terrier

A dimly lit indoor party scene with people and string lights. The background shows a group of people in a room decorated with warm white string lights. A woman in the center is holding a glass, and a man on the right is wearing a watch. The overall atmosphere is social and relaxed.

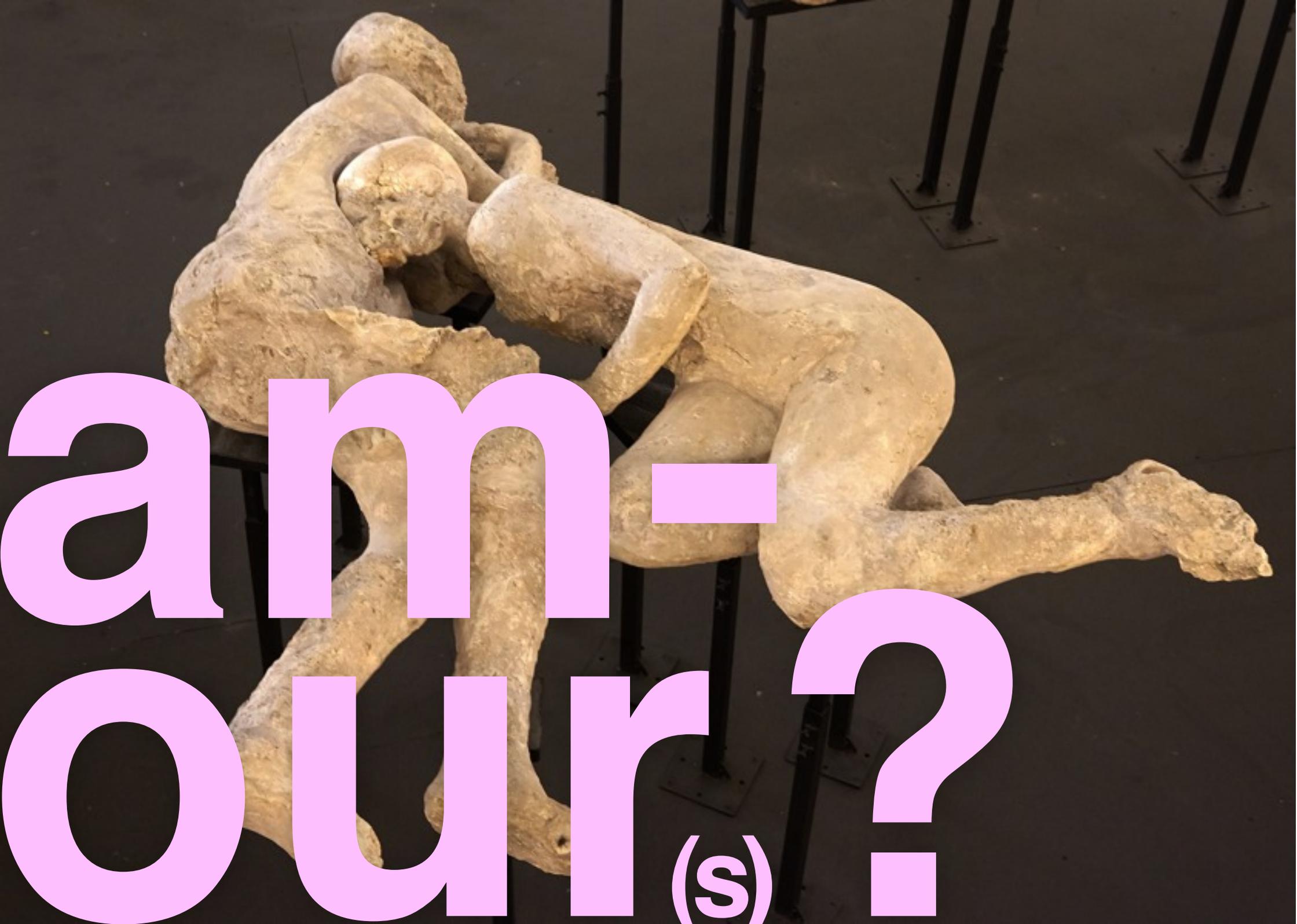
am-
our(s) ?

1 / édito

Jean-François Paillard

C'est entendu, l'élan amoureux est biaiseux : il manque toujours sa cible et se trompe systématiquement d'objet. Lequel de toute façon n'existe pas. Ou pas vraiment. Ou pas comme on aurait voulu qu'il existât *si...* Bref : passée la sainte décharge, rien de ce que vers quoi se raidit de nouveau le désir, à savoir le trou noir de l'*informulé* ne (se) comble jamais. Affaire entendue, donc. Mais quoique Platon et consorts à punch culebras et manteau de lapin en pensent, m'est avis qu'il est heureux que ce soit le cas. C'est ce que vous constaterez en parcourant les pages qui suivent. A moins que vous ne constatiez rien du tout ; car, comme il se doit en territoire³, le dessein ici est... d'égarer le

plus possible le lecteur ! Que voulez-vous, l'art et la littérature sont affaires trop sérieuses pour qu'on les réduise en permanence à ces kits prémâchés dégoulinant par tous les pores de l'évidence bien pensante du moment, non ? Ici, les azimuts compas se devaient *nécessairement* de rater leur objet et de s'aller perdre dans le trou noir de l'*informulé*. Et bon dieu, ce que ça fait du bien ! Que les contributeurs de cette revue en soient ici solennellement remerciés.



am-
our (s) ?

2 / sommaire

3 / mon petit tchoutchou

Marion Rampal, [page 7](#)

4 / amour, le fleuve et ludmilla

Guy Robert, (illus. Jean-François Paillard), [page 11](#)

5 / le plongeur

Nadim El Malki, (photographie Denis Viougeas), [page 17](#)

6 / vers le dîner aux chandelles

Jean-Pierre Ostende, (dessin Jean-François Paillard), [page 25](#)

7 / à propos de Finfreleux

Laurent Margantin, (illustration Loïc Beillet), [page 29](#)

8 / baisers

Guillaume Guéraud, (dessin Jean-François paillard), [page 33](#)

9 / vers les terrasses de Palerme

Jean-Pierre Ostende, (photographie Aldo Scavarda), [page 35](#)

10 / mon ami Terrier... me parle soudain de sa femme

Jean-François Paillard, (texte lu par Brigitte Guedj), [page 37](#)

11 / vers l'exhibition et la marche de nuit

Jean-Pierre Ostende, (photographie Fanette Paillard) [page 41](#)

12 / mon ami Terrier... veut se faire des amis

Jean-François Paillard, (texte lu par Jean-Marc Hérouin), [page 45](#)

13 / passantes

Thierry Sauvage, [page 49](#)

14 / l'Europe gouine (1)

Texte et dessins Clara Gervais, [page 59](#)

15 / une foule en colère à cause d'un baiser gay

Denis Viougeas, (d'après Brüno, un film de Sacha Baron Cohen), [page 63](#)

16 / mon ami Terrier... est un incorrigible pot de colle

Texte et collage Jean-François Paillard, [page 85](#)

17 / piégé(e)s

Frédéric Pauvarel, [page 89](#)

18 / comme ils sont gentils...

Mustafa Taj-Aldin Almusa, (photographies Frédéric Pauvarel, texte lu par Ramzi Choukair), [page 97](#)

19 / l'Europe gouine (2)

Texte et dessin Clara Gervais, [page 109](#)

20 / Histoire sans personne d'une personne sans histoire

Philippe Annocque, (dessins Clara Gervais), [page 113](#)

21 / convivialités

Thierry Sauvage, (dessin Clara Gervais), [page 121](#)

22 / partage

Ninon Paillard, (photo et céramique Domi Rampal), [page 137](#)

23 / l'Europe gouine (3)

Texte et dessin Clara Gervais, [page 139](#)

24 / cortex

Texte et dessin Jean-François Paillard, [page 143](#)

25 / dans une salle de cinéma...

Michimau, (dessin Audrey Pannuti), [page 149](#)

26 / le lait du lolo

Marion Rampal, [page 151](#)

3 / mon petit tchoutchou

Marion Rampal



4 / amour, le fleuve et ludmilla

Guy Robert

L'Amour est un fleuve. C'est un bon début. Au début on est un peu surpris. Est-ce que c'est daté, ancien, démodé ou bien au contraire d'une éternelle modernité. Il faut plonger dans ce fleuve, s'y plonger. Il vaut mieux savoir nager. Avoir déjà nagé pour pouvoir progresser. Non pas que les distances soient longues mais le cours est rapide et partout émergent comme des rochers, sur lesquels on aimerait s'attarder, se reposer. De quelle époque datent-ils, ces rochers, on en a rarement vu d'aussi beaux ou alors on n'y fait plus attention, tellement on connaît ceux qu'on connaît. Je dis rochers mais en vérité on n'a jamais croisé des adjectifs et des substantifs aussi joliment accouplés. Car le fleuve dans lequel je

nage, emporté par le courant, est un livre. Un ouvrage. Une œuvre. Ecrite par un jeune homme il y a très longtemps. Dans les années vingt, il n'en a guère plus. C'est sans doute son jeune âge qui donne au récit la vigueur des torrents de montagne. Des torrents de cailloux roulent dans son accent comme il est dit de Toulouse où coule la Garonne, mais nous, nous descendons le fleuve Amour qui prend sa source à la confluence de l'Argoun et de la Chilka et débouche en Mer d'Okhost, ce ne sont pas les seuls noms que nous apprendrons à la lecture de ce fleuve. L'accent est celui de l'Aude où naquit le jeune homme et de l'Hérault où mourut le vieil homme. L'accent de la langue d'oc. L'accent du Languedoc. Pourquoi dit-on le Languedoc alors que la parole est d'argent, le silence d'or et la langue d'oc.

L'histoire commence sur les quais de Nicolaievsk, nous sommes au cœur de la guerre civile accompagnant la Révolution russe. A la première page on voit de maigres Ostiaks dévisageant de belles Mongoles de miel allaitant des enfants jaunes. Les femmes d'un régiment

profilent sur le fond d'eau des silhouettes décoratives. Ludmilla, leur commandante, porte des bottes de boxcalf citron. On croise de jeunes Tangoutes chantant une chanson de neige, des femmes sartes, de rudes mâles khalmouks, un va-et-vient de barques pleines de spontanéité, un chien aboyant à la défaite, deux dactylographes avec des seins bleus qui rament en songeant à l'Amour. Car tout le monde y songe. Et Ludmilla songe à sa vie pendant qu'au loin sur un pôle glacé des ours blancs tracent des cercles de géographie et que Constance Kroustanska vient de tuer de six coups de browning son amant Kaliapine suspect de bolchévisme et d'infidélité. L'infidélité passe encore, mais le bolchévisme. Les pages défilent, on enrichit son vocabulaire : voici l'ataman Semenoff, général tsariste vaincu par les Rouges, ex-roi de Mongolie. Il boîte légèrement à cause d'une chaude-pisse contractée l'avant-veille au contact d'une grande dame de Nicolaievsk. C'est aussi ça l'Amour. Le beau visage de Semenoff est susceptible de commander, sinon des victoires militaires, du

moins des chutes de cœur. Celui de Ludmilla il y a quelque temps. Fin du premier chapitre. Trois jours pour s'en remettre.

On remonte à la source et cette fois on prend le temps de goûter le paysage. Ludmilla a grandi au bord du fleuve Amour. Ses petites veines se sont gonflé de grandes audaces. A six ans elle a tué à coups de couteau un poisson interlope, planté ses ongles dans la joue de son frère qui a pleuré le visage en sang. Et Ludmilla a senti une volupté étrange emplir sa maigre poitrine. A quinze ans Ludmilla est une fille en fleur au bord du fleuve Amour. Dans une robe courte en toile de Vladivostok, elle cultive un corps moderne qui se compose d'un ventre pubère et sans reproche, de jambes sûres et d'une poitrine avec ses attributs. Plus tard une bande de cosaques descend le fleuve Amour. La troupe fait halte dans le village où grandit Ludmilla. Un caporal qui parle la langue littéraire provoque en elle une faiblesse qui prend naissance dans la cuve à lait et se propage dans toute la Sibérie. Elle se

réveille couchée en travers d'une selle de cuir quisent l'érable et la vache ; un homme la caresse avec des doigts rares.

Enlevée par les soldats, elle est vite promue commandante du régiment de femmes ostiaques, sous les ordres et le corps de Semenoff. A la tête de sa compagnie, Ludmilla fait toute la campagne contre les Bolchéviques. Qui triomphent à Stamboulaska. C'est la défaite et la déroute. Semenoff, Ludmilla et quelques autres n'ont qu'une issue, prendre la mer, quitter Nicolaievsk, à bord d'un paquebot, destination Shanghai où l'on soupçonne que l'armée tsariste va se reformer. Boris et Nicolas, deux officiers de l'Armée Rouge, voient Ludmilla gravir l'échelle du navire et c'est un déchirement. Depuis qu'ils l'ont aperçue sur un champ de bataille, entre deux collines inutiles, charger avec des cosaques les cheveux au vent et les seins nus, leurs cœurs jumeaux battent pour cette tendre ennemie.

Ces deux-là ne sont pas des personnages univoques, au détour d'une page, Boris dépose un baiser compliqué sur la nuque ingénue de

Nicolas. Qui ne se débat pas. Cela dit sans s'attarder. Mais ils ont l'âme amère. Leur vie est vaine puisque Ludmilla quitte la Sibérie. Pour la suivre, ils désertent leur armée pourtant victorieuse...

Voilà où j'en suis de la descente du fleuve Amour. Un petit tiers de sa longueur, quarante pages sur cent-vingt, mille trois cent kilomètres environ. Et même si le fleuve a un débit de onze mille mètres cubes par seconde, son parcours est sinueux ; dans son cours moyen il dessine une boucle de quarante-cinq kilomètres alors qu'un oiseau n'aurait que six cents mètres à voler pour parcourir la même distance, c'est le méandre de Korsokovo. Et des méandres, j'en rencontre. Ce matin, je pense avoir une demi-heure pour progresser dans le roman que j'ai dans les mains lorsque je rencontre un ami avec qui nous parlons forcément du fleuve Amour et du récit de voyage que je dois écrire. Il me conseille pour trouver l'inspiration de boire du saint-amour, un bien bon beaujolais. Non, c'est un fleuve, pas une

bouteille que je dois descendre ; j'ai un texte à écrire et ne fais que recopier les phrases bouleversantes d'un jeune homme occitan à la fine moustache, qui n'avait pas trente ans. Du massif du Grand Kingham au détroit de Tartarie, il a écrit une histoire d'amour que je ne connais pas encore, l'Amour est toujours à venir, mais qu'on pressent tragique, les deux officiers déserteurs ne disent rien qui vaille. Depuis un siècle, sa langue charrie des accidents superbes. Chaque phrase est un uppercut suivi d'un direct à la face qui se conclut par un large sourire. Le vôtre.

L'éternel jeune homme s'appelle Joseph Delteil, que son nom soit claironné, que son règne advienne, sur la terre comme au Ciel, au Ciel comme Sur le Fleuve Amour.



5 / le plongeur

Nadim El Malki

PAESTUM EST LE NOM latin d'une antique cité romaine nichée au cœur du golf de Salerne sur le littoral occidental de la péninsule. Elle fut établie sur le site de *Posidonia*, ancienne colonie grecque.

Il y a près de cinquante ans, dans une nécropole proche de Paestum, une tombe en tuf calcaire aux parois peintes fut découverte par des archéologues. Cette tombe vieille d'environ 2500 ans est exposée au musée archéologique de Paestum, ouverte et dévoilée. Sur les parois internes figurent diverses scènes : côté est, un éphèbe nu tournant le dos à un cratère s'en va servir les convives d'un banquet traditionnel grec

lequel *symposion* est peint sur les parois latérales de la tombe.

QUE VOIT-ON dans ce banquet grec typique ?

Des couples d'hommes allongés, parfois enlacés, occupés à boire du vin, à écouter et à jouer de la musique. Le vin qui enivre, la musique qui envoûte, le plaisir du jeu... : autant de symboles qui évoquent l'*éros*. Quelques convives jouent au *kottabos*, jeu qui consiste à jeter avec adresse le vin de sa coupe dans un vase placé au centre de la pièce en prononçant le nom de la personne convoitée. L'allusion à l'éjaculation y est évidente...

Plus généralement, la dimension homo-érotique signifiée ici est clairement celle de l'initiation rituelle pédérastique des adolescents grecs par leurs aînés. Le moment de la représentation choisie par le peintre est celui de l'instant qui succède au repas et annonce les plaisirs sexuels : celui des préliminaires arrosés.

Reste le motif surprenant du couvercle interne de la tombe : il montre un personnage à l'allure d'adolescent en train de plonger dans la mer.

C'est ce motif qui a donné son nom à la «*tombe du plongeur*».



PLONGER VIEN du bas latin *plumbicare*, lui-même de *plumbum*, substantif désignant le plomb, - ce plomb qui leste probablement le filet lancé par le pêcheur sur les flots et lui donne son poids, donc une consistance. Dans sa signification première, le verbe indique donc une certaine détermination, une claire intention du sujet : plonger n'est pas choir ou tomber ou s'échouer.

L'homme qui plonge prolonge en quelque sorte l'homme qui marche : il ne subit pas la chute, mais la provoque.

Il ne connaît ni déséquilibre, ni désarticulation du corps. Il s'offre au vide, hardiment.

ENTRE SE TENIR debout devant l'abîme et plonger, il y a une marge, et l'on peut dire que l'homme qui plonge n'est plus vraiment celui qui se tenait auparavant en deçà du saut : plonger est un acte qui porte au-delà, il entretient un rapport avec l'exister. Il s'associe nécessairement à l'acte de sauter, au sans retour

du franchissement, à l'inquiétante idée de perdre l'appui par la confrontation à l'inconnu du vide. L'espace d'un bref instant, le fait de plonger métamorphose l'homme-qui-marche en homme-qui-vole...

Ces termes ont ici une signification ontologique évidente et l'image du plongeur, il en sera question ensuite, est à mon sens la métaphore la plus juste du *désir humain*.

AVANT DE POURSUIVRE, il convient de s'appesantir un instant sur le contexte archéologique.

La tombe du plongeur est une œuvre singulière, peut-être même unique, suggère l'archéologue Agnès Rouveret. Les tombes grecques antiques ne sont habituellement pas peintes et à la différence des tombes étrusques où ce thème est fréquent, le banquet figuré sur les parois latérales ne « colle » pas avec le contexte funéraire antique. La figure du « plongeur » est en outre inconnue dans la peinture grecque.



Dans un article déjà ancien consacré à cette tombe, Agnès Rouveret suggère que « *ces peintures sont adressées au mort et tissent autour de lui des réseaux* ». Elle ajoute qu'il pourrait s'agir « *d'offrandes* » de type funéraire, au même titre que les objets retrouvés dans la tombe : aryballes et lécythe servant à contenir de l'huile parfumée pour oindre le corps des athlètes, fragments métalliques et de carapace de tortue... Cette hypothèse laisse perplexe, tant les images peintes paraissent complexes au regard des menus objets découverts dans la tombe. On se dit que si elles sont là pour accompagner le mort dans son passage outre monde, il doit bien y avoir un sens à leur adresse !

Notons au passage que contrairement aux tombes étrusques qui sont rouvertes à chaque décès, la tombe du plongeur est à déposition unique : elle est définitivement scellée à l'issue des obsèques. Les images qu'elle contient ne sont donc pas destinées à être vues. Dans la période Antique, les images, en effet, ne sont pas toujours des objets de contemplation. L'archéologue allemand Tonio Hölscher précise

même qu'elles sont avant tout et essentiellement - des « *objets de rencontre* », autrement dit des objets qui peuvent « *s'animer dans un cadre rituel* ».

REVENONS AUX FIGURATIONS de la tombe : celle du plongeur reste la plus étonnante. En la regardant, la première interprétation qui vient à l'esprit est celle d'une symbolisation de la mort, une figuration allégorique du passage vers l'Hadès : n'oublions pas que l'image du plongeur est peinte sur la paroi intérieure du couvercle de la tombe, donc face à la dépouille du défunt, comme un *miroir inversé* : au corps jeune, tendu et musclé du plongeur s'oppose le squelette, lequel contemple ce qu'il fut autrefois...

QUID DES SCÈNES ludiques de banquet ? Pour en saisir pleinement la signification, l'historienne Daisy Warland propose de chercher à « *comprendre la relation entre le thème du symposium et celui du plongeur.* » Elle souligne le lien étroit qui existait à l'époque entre le thème littéraire du plongeur et celui du désir sexuel masculin. Vu sous cet angle, le plongeur n'est qu'une figuration phallique, l'étendue



légèrement bombée de l'océan symbolisant le sexe féminin. Le peintre suggère ici une pénétration sexuelle : une signification érotique qui se superpose de manière saisissante à l'allégorie funèbre.

Il existe par ailleurs dans la littérature grecque antique des plongeurs rituels à très haute valeur initiatique : ce sont les « sauts de Leucade », d'après le nom d'une île ionienne de Grèce. Ces sauts avaient une valeur d'épreuve de dépassement et de transformation de soi. La légende voulait en effet que pour se guérir d'un mal d'amour, on se jetât du haut du « saut de Leucade », et que si l'on ne mourait pas, on était guéri de son mal... Il s'agit donc ici de la symbolisation d'un passage, d'un changement d'état, d'une *métamorphose*.

De ce bel ensemble funéraire se dégagent donc trois significations nouées : la mort, l'éros et la métamorphose.

Ce sont les trois versions du désir humain.

A CELA S'AJOUTENT d'autres relations

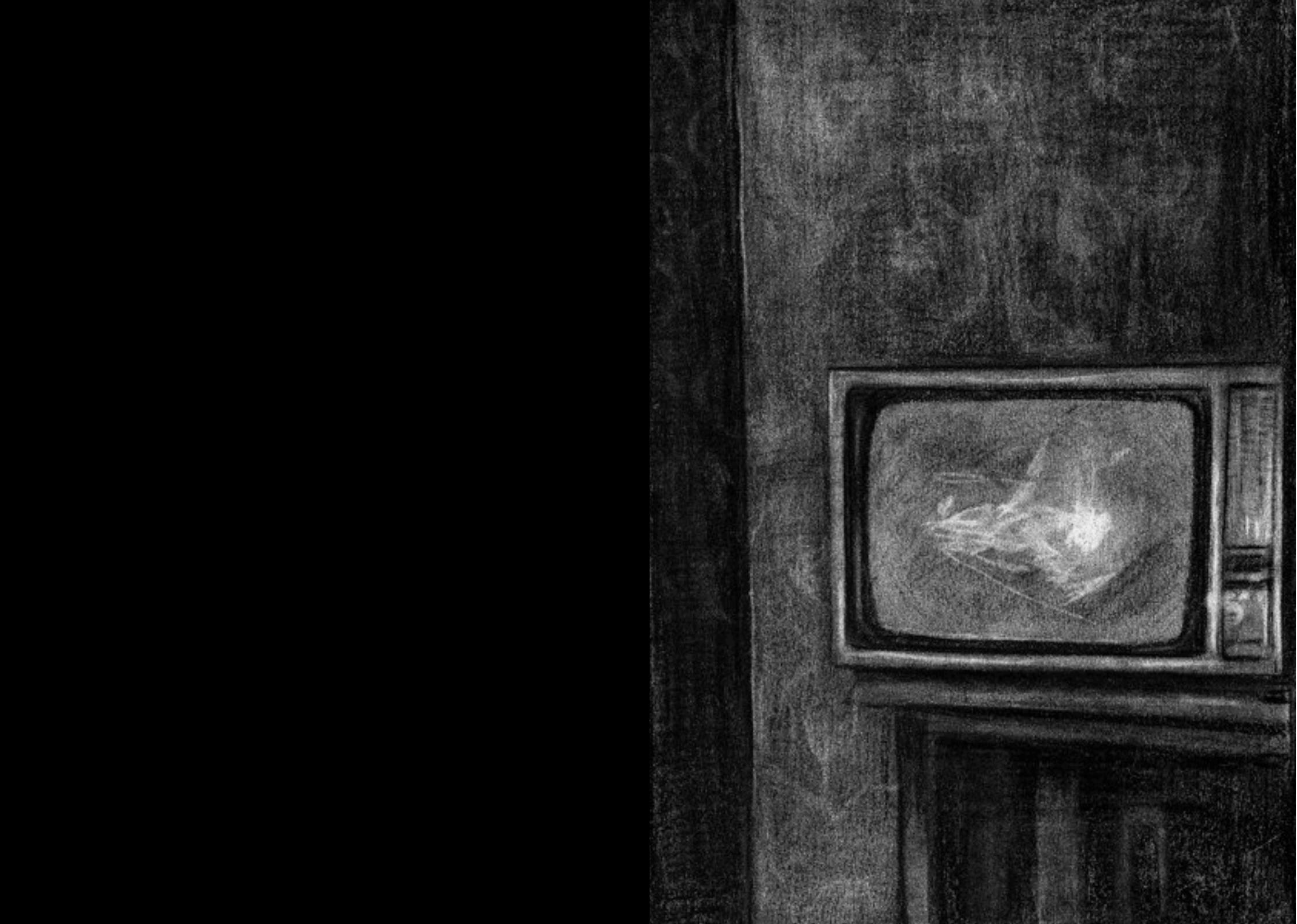
établissant toute une série de rapports qui « travaillent » le complexe iconographique dans son ensemble.

Dans le banquet où notre sujet prend place, ce dernier est entouré de ses amis et serviteurs. L'atmosphère est festive, tous sont confortablement installés, allongés à l'horizontale, détendus.

Le plongeur, lui, est seul. Son corps tendu comme un arc est presque à la verticale. Il chute inexorablement dans le vide, sans abri ni appui.

Comme si le plongeur était devenu l'issue dernière du banquet, son *terme ultime*.

(à suivre dans le prochain numéro)



6 / vers le dîner aux chandelles

Jean-Pierre Ostende

J'ai un bon souvenir des dîners aux chandelles au XXème siècle et j'ai aussi un bon souvenir de la façon dont mes parents racontaient le jour où est arrivée la première télévision en noir et blanc à la maison. Ces souvenirs se sont pourtant bien dilués, désanimés, désactivés.

Les dîners aux chandelles ont toujours avantagé les moches.

L'arrivée de l'électricité a souligné les contrastes ; pour ensuite favoriser la chirurgie esthétique. On a gagné en définition, on a perdu en naturel.

Pour compenser les dégâts de la haute définition, souvent, nous devons construire une

autolégende, une manière de self storytelling sur ce que nous vivons. Cela ne va pas sans larme.

Heureusement il y a des moyens d'évasion, des *jeux en ligne* comme celui que nous sommes nombreux à avoir pratiqué : [Figures touchantes dans la pénombre.](#)

(à suivre)



7 / à propos de Finfreleux

Laurent Margantin

Je vais parler ici de Finfreleux, mais déjà une force en moi voudrait m'empêcher de le faire : à quoi bon, en effet, perdre son temps avec ce personnage oublié depuis si longtemps ?

Au début du siècle, Finfreleux était pourtant une célébrité. Il était aimé de la foule, tout le monde le connaissait. Chacun avait une petite histoire à raconter à son sujet, celle qu'on avait vue la veille ou le jour même. Car chacun avait son petit bidule logé dans la paume de sa main, et chacun pouvait voir à n'importe quelle heure les images animées de Finfreleux défiler sous ses yeux. On était assis dans le tram après la journée de travail, et on se branchait aussitôt sur l'actualité du petit bonhomme, c'était un bon

moment de détente. Combien de passagers assis autour de vous souriaient en le regardant commencer son numéro !

Tout était petit chez Finfreleux : la taille, les bras et les jambes, la tête, et le fait qu'il tenait dans un petit bidule logé dans la paume de la main le rendait plus petit encore. Mais sa célébrité faisait de lui une espèce de géant.

Je me souviens du plus célèbre numéro de Finfreleux. Tout maigrichon, il portait une espèce de tenue moulante à rayures noires et blanches. Son crâne rond affichait une moustache oui, je ne peux pas l'exprimer autrement : son crâne rond affichait une moustache noire aux extrémités pointues légèrement dressées. Du crâne on ne voyait rien à part cette moustache. La tête de Finfreleux, c'était cette moustache qu'elle offrait au public, et rien d'autre. A peine avait-on vu la tête de Finfreleux qu'on oubliait tout le reste, nez, yeux, sourcils, pour ne plus voir que la moustache. Ou plutôt la moustache effaçait tout

le reste. Il semblait aussi que la moustache se combinait très bien avec la tenue moulante aux rayures noires et blanches. Tout cela avait été pensé, cela ne faisait aucun doute.

Finfreleux montait sur des échafaudages, chargé d'une brique qu'il semblait avoir du mal à porter vu sa maigreur. Il courait sur toute une série de planches, puis se hissait à l'étage supérieur tout en veillant à ne pas laisser tomber sa brique. La scène durait un petit moment, le temps que Finfreleux arrive jusqu'au dernier étage. Les images défilaient à l'accélération, ce qui rendait la scène encore plus grotesque. Car qu'y avait-il d'intéressant là-dedans ? Pouvait-on même en rire ? Eh bien oui, on en riait, et on en riait même aux éclats, car ce n'était justement pas drôle, mais seulement grotesque.

Il n'y avait aucun gag. Finfreleux ne faisait même pas tomber sa brique sur la tête d'un passant, et il était tout seul sur son échafaudage, personne ne le poursuivait, il n'avait pas de

comparse à ses côtés, rien qui eût pu rendre la scène cocasse. Et pourtant les gens s'amusaient beaucoup, pouffant de rire leur bouche couverte de leur main libre pendant qu'ils avaient les yeux rivés sur leur petit bidule dans l'autre main.

Arrivé au sommet de l'échafaudage, Finfreleux levait les bras en signe de victoire après avoir posé la brique sur un mur en construction. Puis redescendait à toute vitesse avant de recommencer la même ascension chargé d'une nouvelle brique. Cela durait facilement une dizaine de minutes.

Germal et moi pourtant on ne riait pas. Nous étions sans doute les seuls. Pour nous, Finfreleux avait tué l'humour. Avec un gag ou deux, sans doute aurions-nous applaudi comme les autres. Nous étions du métier, nous savions ce que cela voulait dire, faire rire un public. Nous avons même été des experts dans ce domaine, jouant sur scène tous les soirs, jusqu'à

ce que Finfreleux débarque avec ses numéros sans humour qui faisaient rire les foules.

Il avait tué le métier, le nôtre, et nous lui en voulions terriblement. Ce qui ne nous empêchait pas de regarder ses numéros, comme les autres, dans l'attente d'un *gag qui ne venait jamais*.



8 / baisers

Guillaume Guéraud



9 / vers les terrasses de Palerme

Jean-Pierre Ostende

Je vais souvent à des soirées, parfois seulement en fermant les yeux.

Cela me rappelle Palerme et les nuits d'été sur les terrasses, à boire du vin blanc frais sous le ciel plein d'étoiles ou plein de gros nuages monstrueux, en écoutant de la musique régressive jusqu'à l'aube.

Durant ces soirées palermitaines, c'était souvent un mixage brut de l'Avventura et de la Dolce Vita, les deux films se mixant toutes les nuits sur les corps et dans les voix.

Avec parfois des conversations de fin d'histoire, légèrement floues, tremblantes et douces, attachantes.

- Où est votre femme ?

- Là-bas, près de la boîte de Valium.

En entendant ça, j'aurais pu leur conseiller Mademoiselle Piedtenu, hypercoachette, qui avait sauvé tant de gens par sa méthode du *pistolet chaud*.

(à suivre)



9873 NN 13

10 / mon ami Terrier...

me parle soudain de sa femme

Jean-François Paillard
Texte lu par Brigitte Guedj

- Où avais-je la tête ? Bien sûr que j'ai été marié, me confie un jour mon ami Terrier.

(Je dois ici confesser que nous n'en menons pas large, mon ami Terrier et moi-même, avachis sur ce banc du parc floral de Jouy-en-Val, éclusant à qui mieux mieux cette bouteille de mauvais bourbon en tamisant nos passés révolus comme on fait d'une litière pour chat, tentant d'en extraire ci et là telle pépite mémorielle, n'y parvenant pas, du moins pas vraiment, du moins pas comme on le *voudrait*, une bien tristounette

façon, avouons-le, de faire passer la pilule amère de nos présents moribonds.)

- Ah bon ? Et comment cela s'est-il terminé ? Fais-je mine de m'intéresser.

- Cette question ! Par un divorce, naturellement...

- Non ? Toi aussi ! soupirè-je en pensant très fort à une *amie chère* prénommée Corinne, qui décida un jour que la discordance entre nos pensées, nos vies émotionnelles et nos réalités extérieures était telle, qu'elle ne l'*était plus*.

- Et quel en a été le déclencheur ? ajoutè-je, saisi tout à coup par une affreuse envie d'en savoir plus.

Un long moment se passe avant que mon ami Terrier ne consente à lever les yeux de dessus ses chaussures :

- Les graviers..., grommelle-t-il.

- Les *graviers* ?

- Cette manie qu'elle avait de mettre des graviers partout, tente de m'expliquer mon ami Terrier.

Et comme je ne trouve rien à répondre :

- Au début, il n'y avait que la terre, croit-il bon de préciser, peut-être un peu de ciment, assurément quelque chose d'aimable... Vois-tu, nous étions entre gens serviables avant que ma femme ne se mît en tête d'y mettre ses graviers... Oh ! Ce n'était pas grand-chose au départ : quelques pincées microscopiques. On ne s'y enfonçait pas encore. Pas plus qu'on ne s'y trouvait en déséquilibre. Restait sous les pieds quelque chose de dur. Terre battue, te dis-je. Sol en ciment. Jusqu'à ce jour fatidique où il *fallut* qu'elle y déversât un plein sac de graviers. Où avais-je la tête sur le moment ? J'ai dû avoir un blanc...

...

Un blanc ?

Il y en a un, en effet.

Long.

Et comme je reste à béer sans rien dire :

- Bientôt, j'étais ce petit être sans forme, croit bon de poursuivre mon ami Terrier. En chaussons, avec une grosse tête. Le pire, c'est que

ma femme avait pris même apparence. Celle qui ne vous lâche plus... Peignoir, impôts, chaussons. Et sous les chaussons, le gravier. Le gravier. Le gravier. Dès lors, il n'y a plus d'autre choix que de s'y enfoncer. Y loger son corps de limace molletonneux. Pour ne plus oser le retirer de là. A moins que vous n'acceptiez de mettre cette horloge de style dans votre tête. Ce trou jaunâtre à bouts ourlés où brillent les deux globes blancs !

...

Il y en a deux, assurément.

Deux globes blancs qui sous l'effet de l'émotion ludionnent dans les orbites de mon ami Terrier.

Et comme je persiste à rester coi :

- Sur la télé, je vois la gondole vénitienne, se souvient-il à présent. J'entends encore son tic-tac scandant les successions de "coups de génie" et de "coups de théâtre." La mâchoire terreuse qui croque et broute en silence, affamée de rien. Le ver noueux et plat qui se désentortille en

gémissant. Et je n'oublie pas, ah non ! je n'oublie pas l'enfant aux longues pattes osseuses et à l'oeil unique : tic-tac tic-tac ! Zéro fois quatre ? Quatre fois zéro ? Combien ? Combien ? *Combien ?*

...

Je laisse une poignée de secondes se passer avant que de ne toujours rien trouver à dire à mon ami Terrier.

Mais voici qu'il semble s'aviser de ma présence.

Il s'ébroue. Attrape ma main :

- Cela te convient-il ? me demande-t-il en la serrant fort.

Puis, les yeux embués de larmes :

- Vois comme j'ai mis mon cœur *à nu* !

Tel est le genre de privautés que mon ami Terrier s'autorise avec le monde

situation ambiguë à l'époque où je fréquentais assidûment les *marcheurs de nuit*.

11 / vers l'exhibition et la marche de nuit

Jean-Pierre Ostende

Virginie est exhibitionniste.

Dès qu'elle se retrouve seule chez elle, qu'il n'y a personne pour la déranger, elle se filme avec une webcam et s'exhibe en ligne.

Virginie est exhibitionniste mais elle ne le montre pas. Je veux dire qu'elle se montre, s'exhibe sur l'internet mais cela sans jamais en parler à personne. L'idée d'être vue et de satisfaire la pulsion scopique (die Schaulust) lui suffit (elle adore la langue allemande).

Il paraît qu'elle a un téléplaisir. Je ne connaissais pas ce mot. C'est normal, il est invisible.

Ce n'est pas faute d'avoir évoqué ce genre de



12 / mon ami Terrier... veut se faire des amis

Jean-François Paillard
Texte lu par Jean-Marc Hérouin

Un jour, sortant d'un entretien moins déprimant que d'habitude avec Micheline Vasseur, ma conseillère de l'agence pôle-Emploi de Jouy-en-Val, je marche d'un bon pas en envisageant une issue possible à certain *avenir professionnel* dont elle m'a appris qu'il était trop souvent plombé par l'incapacité des demandeurs d'emplois dits « seniors » à redevenir jeunes.

- A redevenir *jeunes* ?

-... dans leur tête, a-t-elle précisé.

Puis, m'ayant gratifié d'un coup d'œil expert :

- Vous, vous ne faites pas *tout à fait* votre âge...

Chemin faisant, je savoure cette phrase quand, réalisant qu'en définitive rien de concret n'est sorti de cet entretien (si j'excepte le rafraîchissement de données informatisées relatives à la durée et au montant de mon indemnisation), je sens que je perds toute contenance, et, confronté à une peur irraisonnée qui se résout en une subite montée d'angoisse, je décide sur-le-champ d'échapper au suicide en allant rendre une visite de courtoisie à mon ami Terrier.

Arrivé au quinzième étage de la tour Champfleuri de la ZAC de Notre-Dame-du-Bon-Secours, je constate que la porte de son 2-pièces cuisine est grande ouverte.

- Archibald ?

Personne ne répond.

Je prends la liberté de pénétrer dans son appartement. Je l'arpente en tout sens (plus exactement je me fraie tant bien que mal un passage entre les monceaux de journaux, livres, dictionnaires, tas de bouteilles, bouteillons, bouts de bois, brimborions, stylos, boîtes à malice,

ortolans, olisbos, peluches géantes et autres balayures peu ragoûtantes dont ses sols sont jonchés). Or, je dois me rendre à l'évidence : l'ancre de mon ami Terrier est vide de toute présence humaine.

Ce qui n'est pas exact, puisqu'en gagnant la sortie, je découvre mon ami Terrier caché derrière la porte d'entrée.

Dos au mur, paupières closes, un filet visqueux s'écoulant du coin des lèvres, il paraît plongé dans un sommeil de type hypnagogique.

Un moment se passe pendant lequel je ne sais que faire.

Enfin, mon ami Terrier ouvre l'œil.

M'apercevant, il me dit :

- Te voilà donc, mon bon Laverdure ! Je t'attendais... Toi et les autres vont m'aider à surmonter ma *crise*...

- Ta crise ? *Quelle* crise ?

- Ma crise de peur.

- De peur ? Mais de peur de quoi ?

- Je ne sais pas. Et c'est bien cela qui me fait peur.

Puis, saisissant son paletot qui pend à la patère :

- Ne restons pas plantés là, Laverdure. Nous devons nous faire des amis.

- Des amis ? *Quels* amis ?

Mais mon ami Terrier ne m'écoute pas. Il court déjà dans le hall en criant :

- Et quand nous nous les serons faits, nous resterons attachés à eux comme les taons au cheval !

Tel est le genre de privautés que mon ami Terrier s'autorise avec le monde.



13 / passantes

Thierry Sauvage







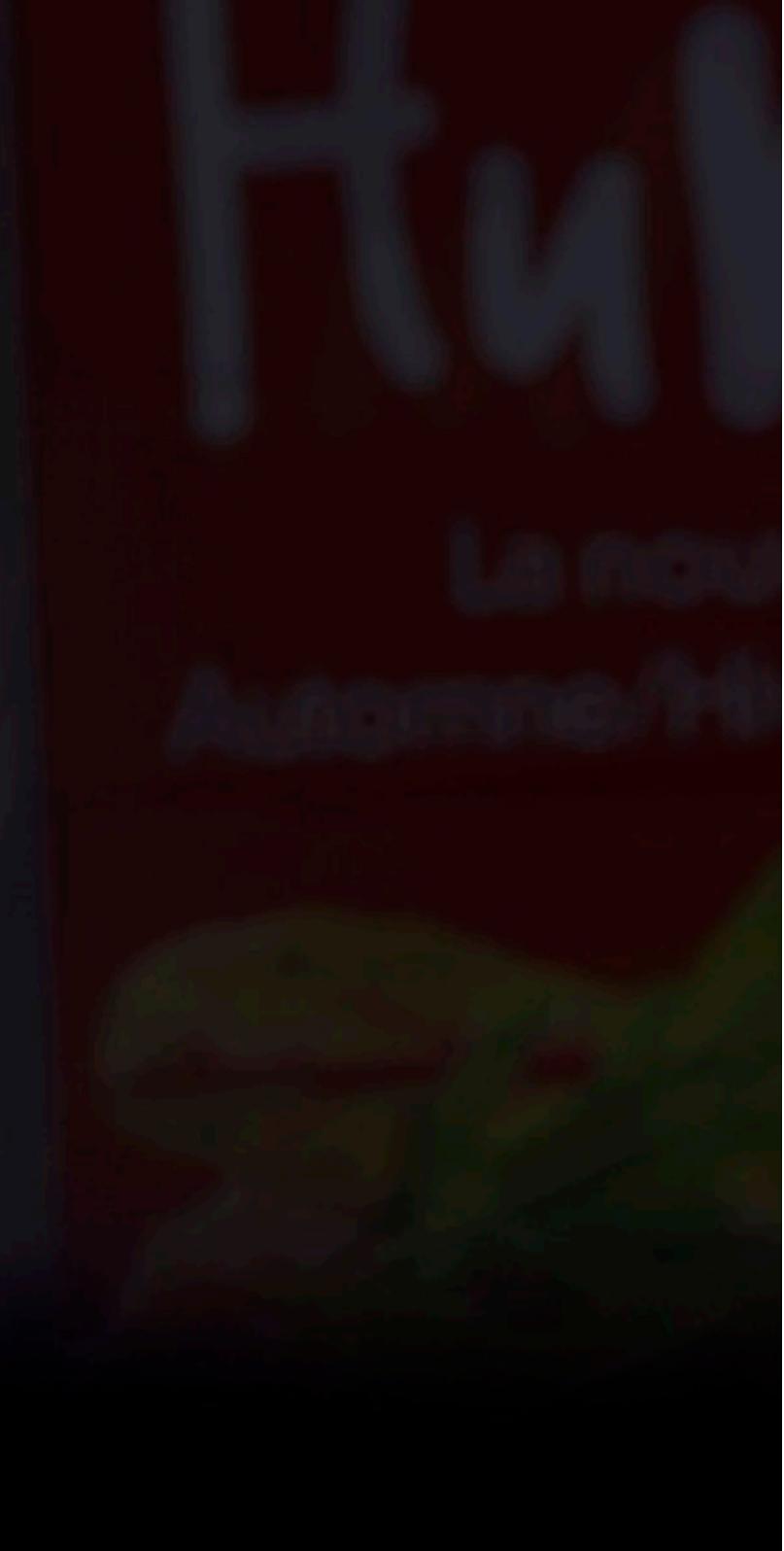








SAUF
G.I.G.-G.I.C.





14 / l'Europe gouine

(extrait 1)

Clara Gervais

Depuis le pont la longue netteté des rails dévide son acier jusqu'à ce que certain le chef de gare s'y asseye. La fumée brûlerait si elle n'était si vaine. Je sors. Eventuellement parler mais de quoi. Quand le soleil minutieusement surgit et martèle le laboureur aux champs de son insidieuse clarté.

Boire à la grossière chope la bière embullée de malt - à quoi ressemble le malt ? à l'orge ? le laboureur susdit en sait-il quelque chose ? est-il seulement polonais mon laboureur ? La page blanche petit à petit ouvre sur un monde potentiel mirifique. Les lesbiennes s'activent dans la mauvaise musique. Ou vont dehors

fumer. L'orage était inclu dans ce pack tout-terrain de climatologie à l'usage des amis du temps. Perverse, une ardeur enfilait ses fuseaux avec un décalage minuté. Elles rentrent au chaud s'asseoir. Une va pisser. Un guitariste un jour dans quelque studio joua ce solo-là que j'ouïs ici sans joie. Le dermatologue aussi en études incarnées de pot-au feu piteux, piteuse sa peau dans le chaud bouillon démise. Les fibres fondantes dans l'image mentale de la bouche. Le regard se passerait presque d'yeux mais l'odeur, elle, survivrait-elle au manque de goût ? Pernicieux s'immisce en le limpide interstice, des lueurs bonasses, embryonnaires, pastels, mais bien rouges aussi.

Bécasse embobinée dans l'allergie qui dénonce le régime sans lactose nécessaire. Le café n'était que pour les femmes. Je sors de nouveau. La jeune jolie brune hennéifiée en rousse évite mes regards. Balance ses hanches dedans l'ivresse de l'ennui. Paresse étale, dans le lit le délicieux désordre des draps. Polie pierre la pétrification érodée monumentale, Pétra, je

pense à vous dans les roses absentes mais par l'ombre projetées, par leur absence même. L'ivresse dépendrait d'une certaine adresse à l'activité. L'intensité, Roger, dépasse tes retards. Merveilles! Délires ! Obligations ! Les putasseries mièvres des abribus. Tu déranges l'altérité en fréquentant l'alternatif écho de ces lieux sans murs. Paresse dis-je, en la ligne obstruée de l'implication qui limite, limite l'hors là. Sauvages pressés vers la colonisation. Artifices lumineux des jours fériés, des fêtes nationales. Fin d'année la France explose tous ses quatorze juillet. En la lointaine Polynésie quelque'une s'affaire à cuire.

Dans la bar lesbien berlinois je pense aux hommes et à leur membre surnuméraire. Les sumériens aussi, qu'est-il advenu des sumériens ? Les gouines arrivent, égéries volages à l'ombre. Matinale élue le blasphème, la pudeur au soleil qui moisit puis s'évapore, par hasard ou par miracle.

Commence à m'emmerder sec. Je suis libre comme une allégeance faite à rien. Comme un foutoir embué, comme une berlue mignonne qui

frappe en plein cœur qui la vise. La descente polymorphe arrive, arrive demain par la poste. Le regard qui ragote aussi, associations douteuses à buts non lucratifs. Mastique, mastique l'irritation jusqu'aux gencives. Les vieilles gouines copines. Celle-là qui arrive sans manteau. Celles-là qui s'ennuient et qui s'inventent un cadre social approprié. Celle-là qui est vieille et déblatère à l'orée du sexuel. Celle-là qui allemande l'aumône aux amandiers.

Non je ne m'ennuie pas (la bière au goût de fer) : j'abdique. A la seconde où tu arrives, j'abdique. Je suis sincère je ne mens pas, même quand je crois mentir. Comme on se sourit quand on est toutes gouines. Je les regarde ces vieilles allemandes qui aiment les femmes. Ici toutes semblent se connaître. Dans les lieux d'aisance publics mon pet résonne encore de sa familiarité précoce. On me regarde, avec curiosité plutôt bienveillante, je suis l'étrangère ici. Les lieux s'étendent, débordent le trottoir qui les encadre. Les allemandes. Les allemandes fustigent leur sexe. Ces vieilles gouines

berlinoises. Quelles ? Quelles activités ? Elles sont timides, grotesques avec leurs cheveux courts. Elles me sourient presque toutes en entrant ici, et s'ensuit que l'oppression de leurs systèmes Neue-Musicaux déride le moindre sérieux sur leurs fronts imprimé. Et poursuivre ainsi des heures durant. L'odeur corporelle exhalée par ce geste un peu brusque en mettant sa veste. Toutes grisonnantes. Toutes avec leurs chemises, leurs gilets d'homme. Gentilles. Naïves. Dans leur sécurité elles se confondent. La preuve est là. Vibrante. Leur faiblesse, elles l'admettent: pas de messieurs. Où sont leurs fufufoues ? cachées dans l'ombre de leurs jeans hommase. Ont-elles un clitoris ? Ces femmes qui refusent l'homme. Ont-elles un vagin? Où est-il ? Quel est leur secret si obvieusement étalé, dans leurs mouvances, dans leurs coupes de cheveux ? Eunuques, ces vieilles gouines, eunuques infatuées. Ici c'est le bar des vieilles. Comme j'écris ceci deux jeunes belles attachées à un chien entrent. Branchées les grognasses, sur quelque prise à l'alternatif courant. Les vieilles

ne me font pas peur mais les jeunes m'impressionnent bien assez, avec leur jeunesse, leur fraîcheur insolente, leurs fringues. J'aime à être ici et observer les mœurs de ce groupe social au sexuel contrepoin.

Ces deux-là s'aiment, c'est entendu.

Moi aussi je veux une maîtresse ni blanche ni noire mais bleue. De sa beauté d'importation celle-là trafique : ses cheveux frisés, ses sourcils, sa peau basanée. Beaucoup de faiblesses évitées par ma naturelle - et pourtant recherchée - solitude. Le pont la rue le fleuve énorme débordant de voitures Istanbul.

(...)

Celle-là timide au type asiatique vient promener ses attentions de mon côté, un vague sourire vaguement osé vers mes regards. Je mise encore une bière mais décide de partir avant que les intérêts ne s'amenuisent au rang des pertes.

Mais que perd-on ?

Quel risque après tout quand c'est tout là, construit, *prêt à porter* ?

STRAIGHT DAVE'S
MAN SLAMMIN'
MAXOUT

- On avait cette idée...

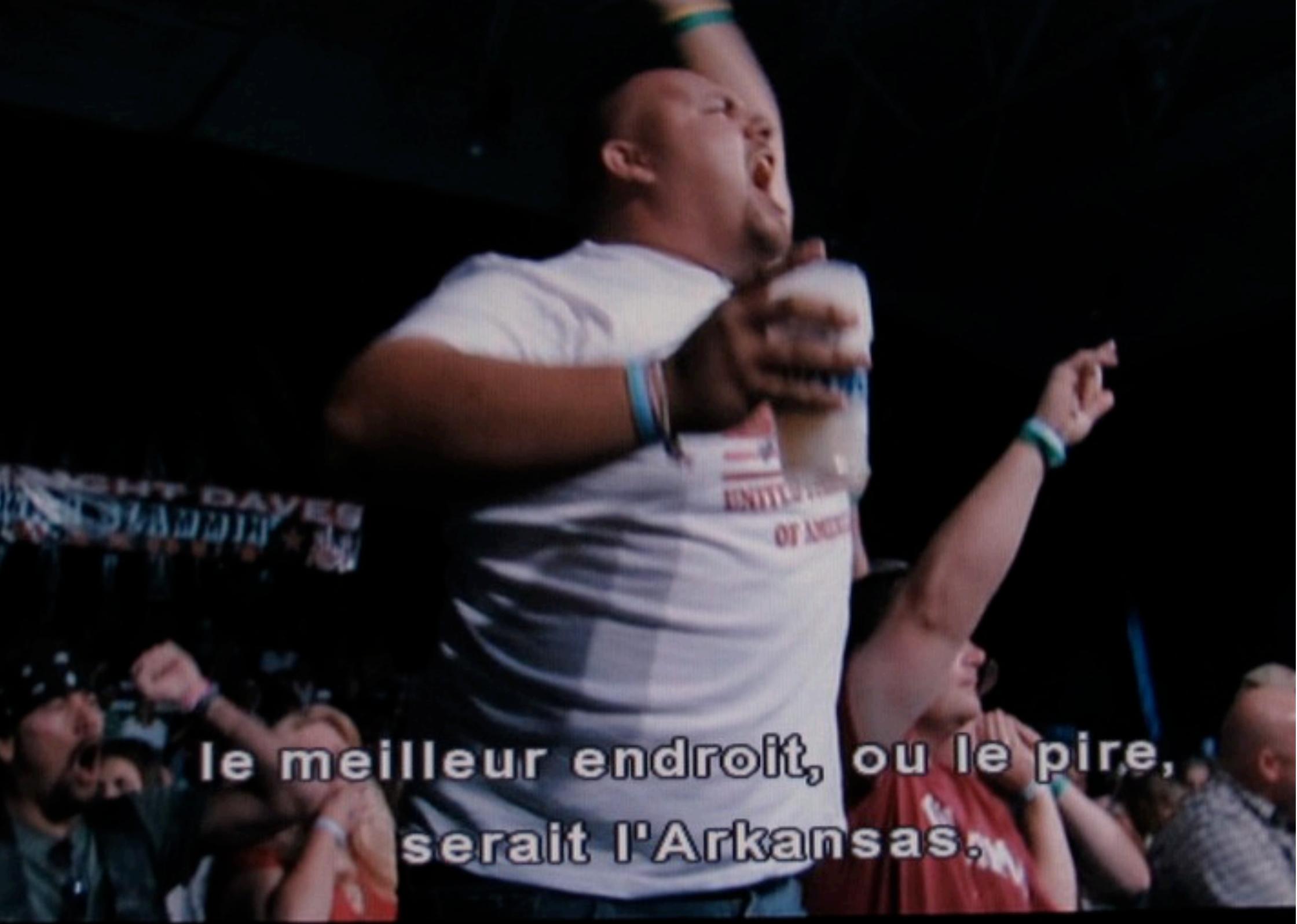
**15 / une foule en colère à cause
d'un baiser gay**

Denis Viougeas

(d'après Brüno, un film de Sacha Baron Cohen)



si on voulait une foule en colère
à cause d'un baiser gay,



le meilleur endroit, ou le pire,
serait l'Arkansas.

- L'Arkansas pour un combat en cage.

- Brūno décide



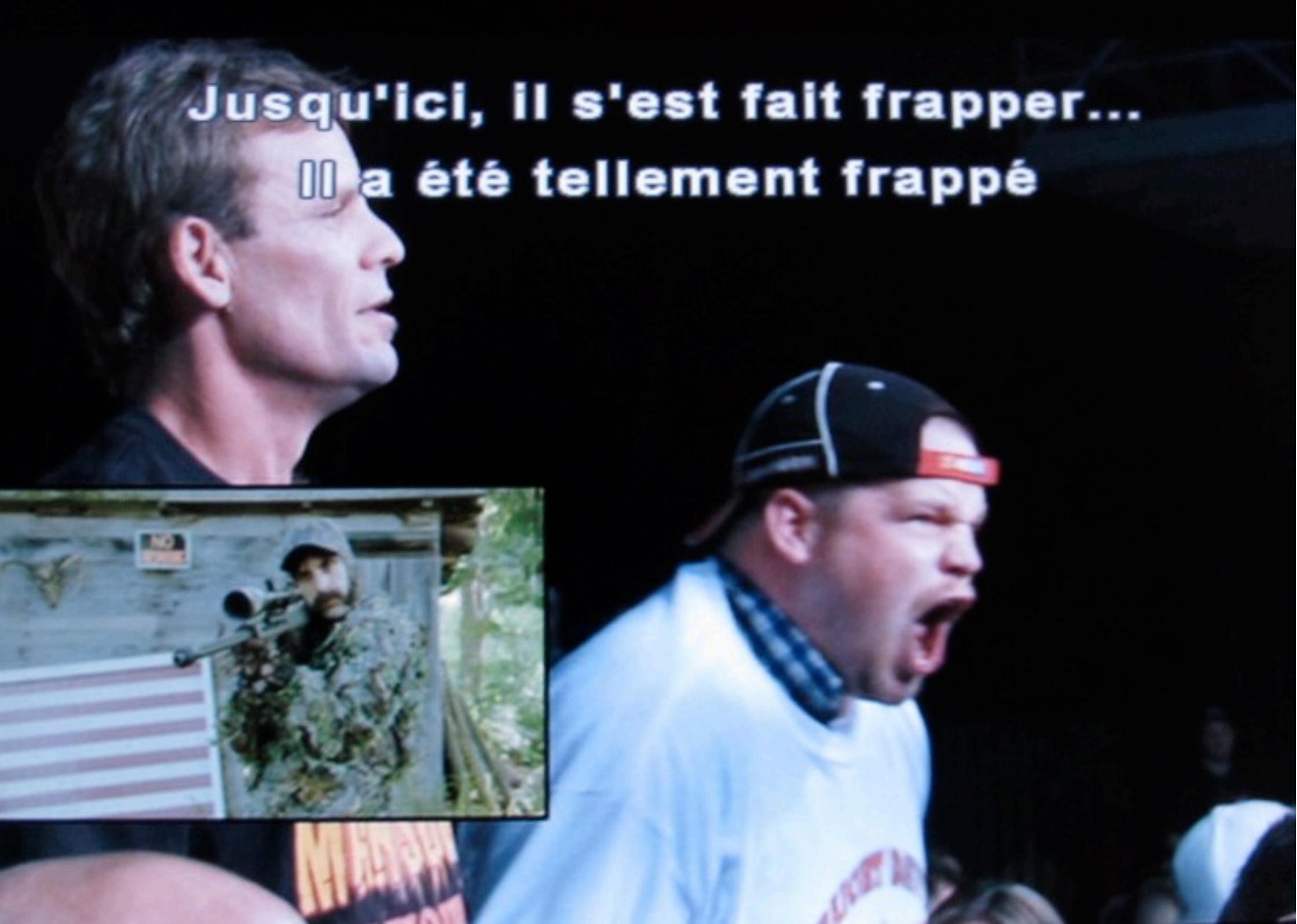
- L'Arkansas pour un combat en cage.

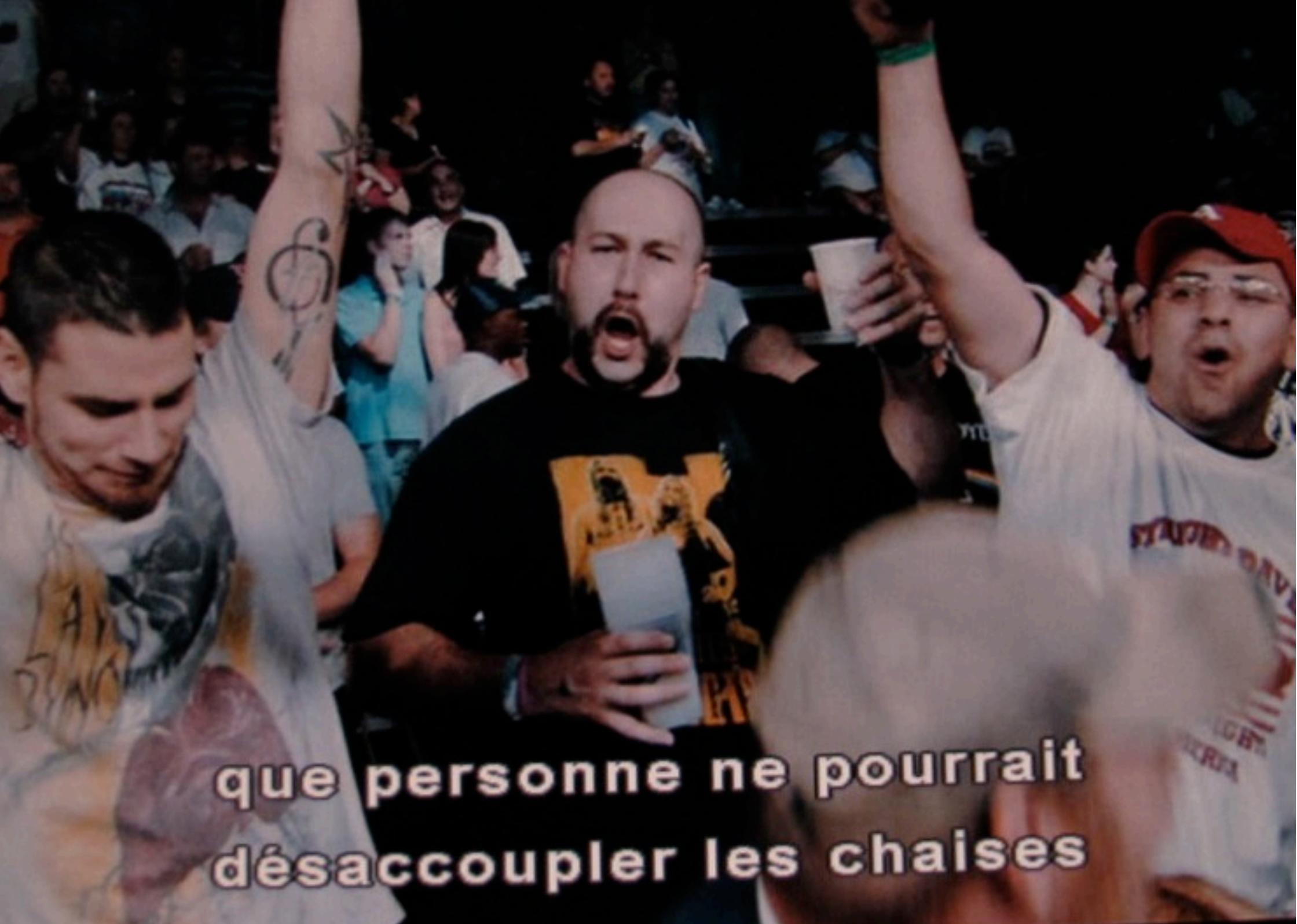
- Brūno décide



Jusqu'ici, il s'est fait frapper...

Il a été tellement frappé





que personne ne pourrait
désaccoupler les chaises

A man in a white t-shirt and a backward baseball cap with "NCAA" on the brim is shouting with his arms raised in a crowd. The background shows other people in a dimly lit setting, possibly a sports arena.

et les jeter sur le ring.
Tu te sentais plus en sécurité.



et les jeter sur le ring.
Tu te sentais plus en sécurité.



et les jeter sur le ring.
Tu te sentais plus en sécurité.



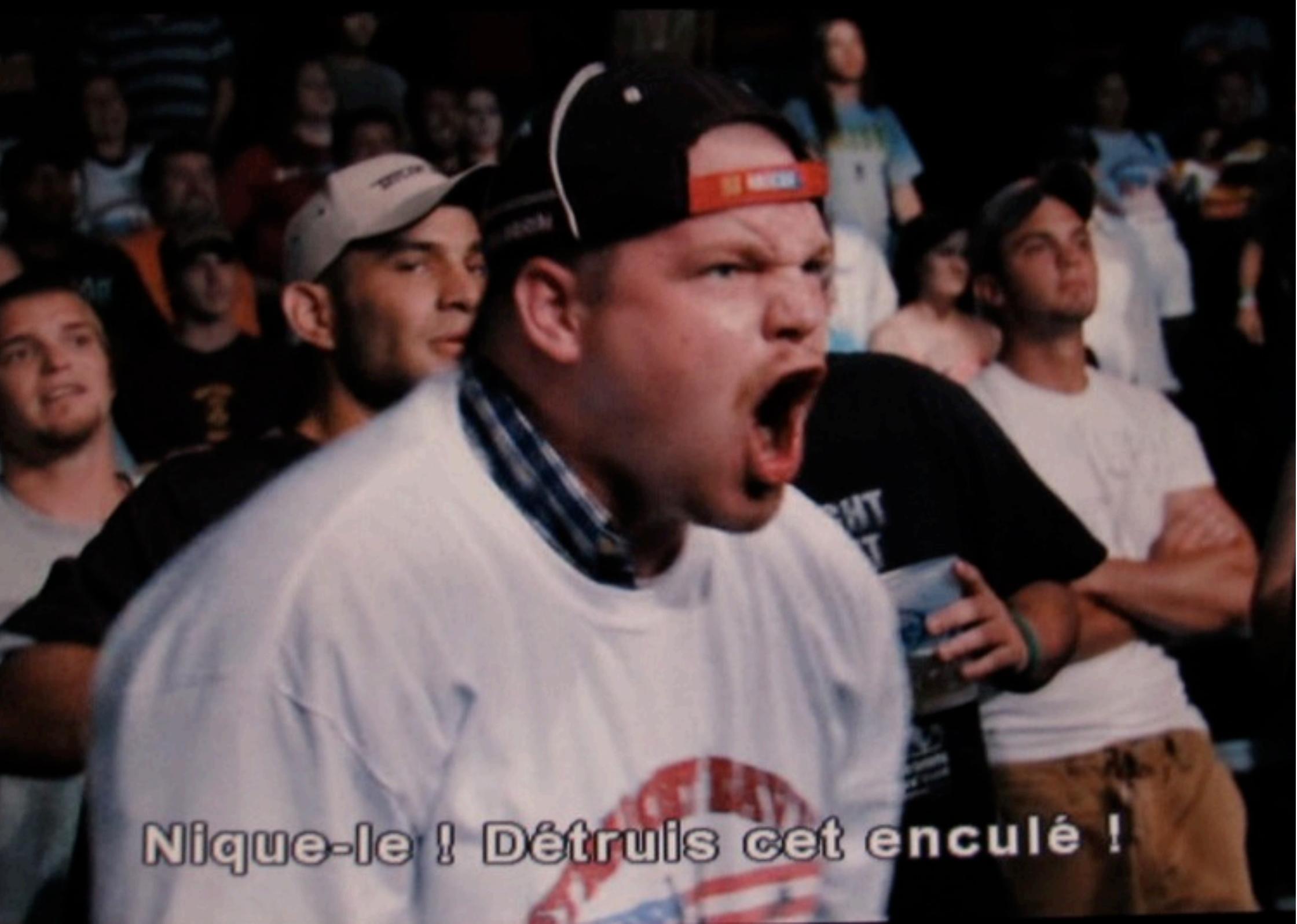
et les jeter sur le ring.
Tu te sentais plus en sécurité.



**On avait plein
de types du coin totalement soûls.**



Tous avec moi. : "Fierté hétéro !"



Nique-le ! Détruis cet enculé !



YOU DIDNT BEAT ME
I LET YOU WIN

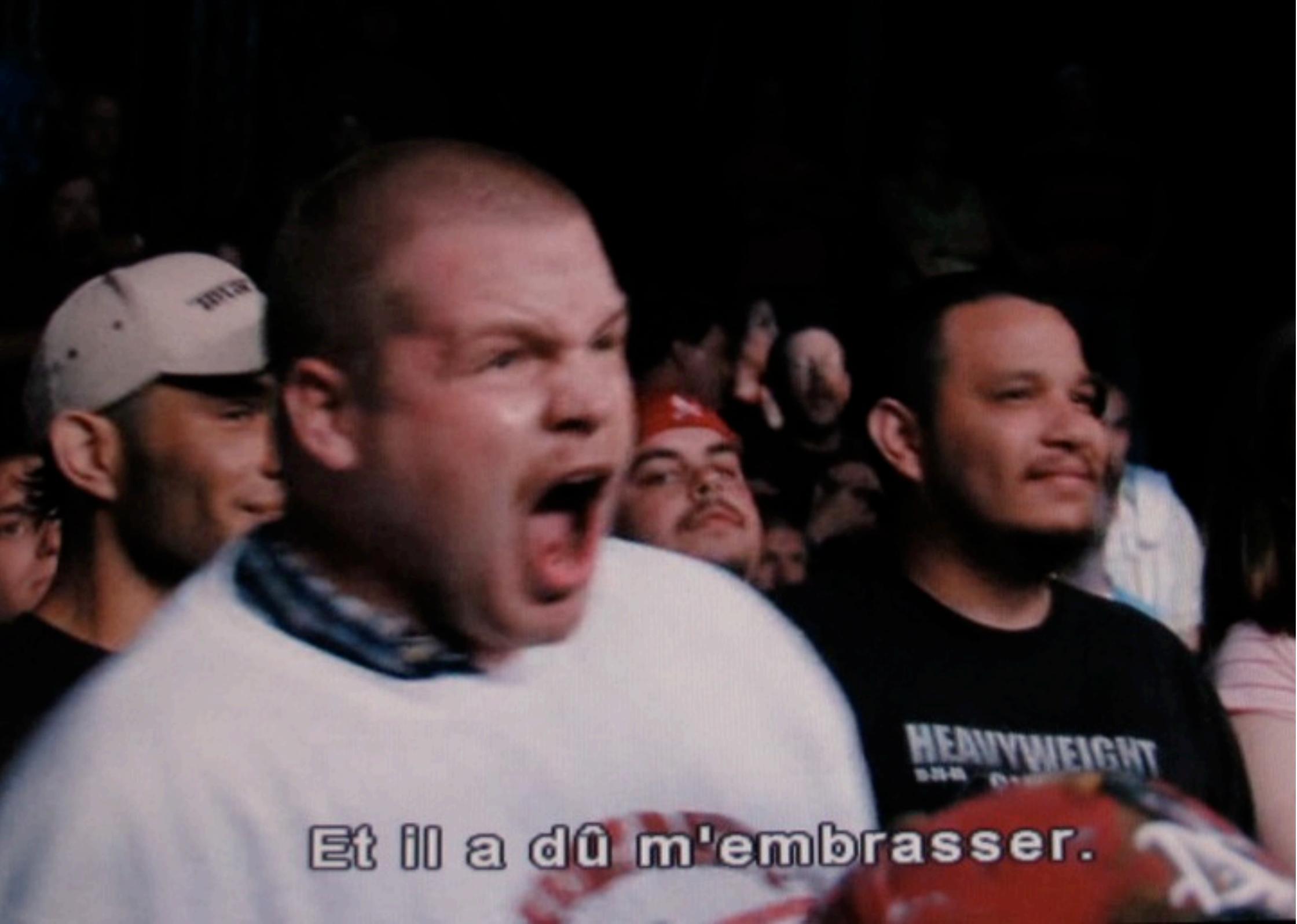
MY
ASSHOLE'S



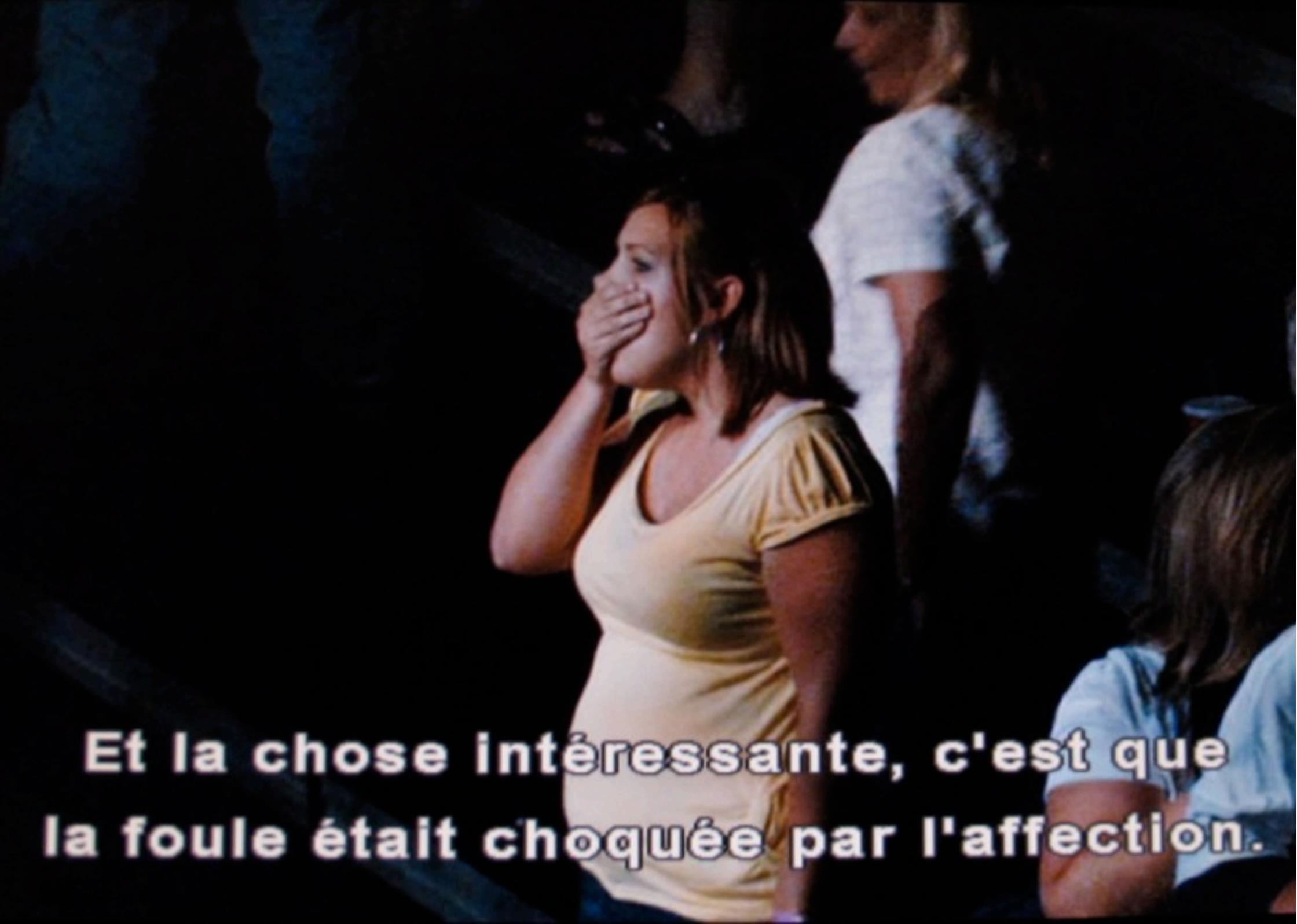
BEST FOR
SHITTIN'



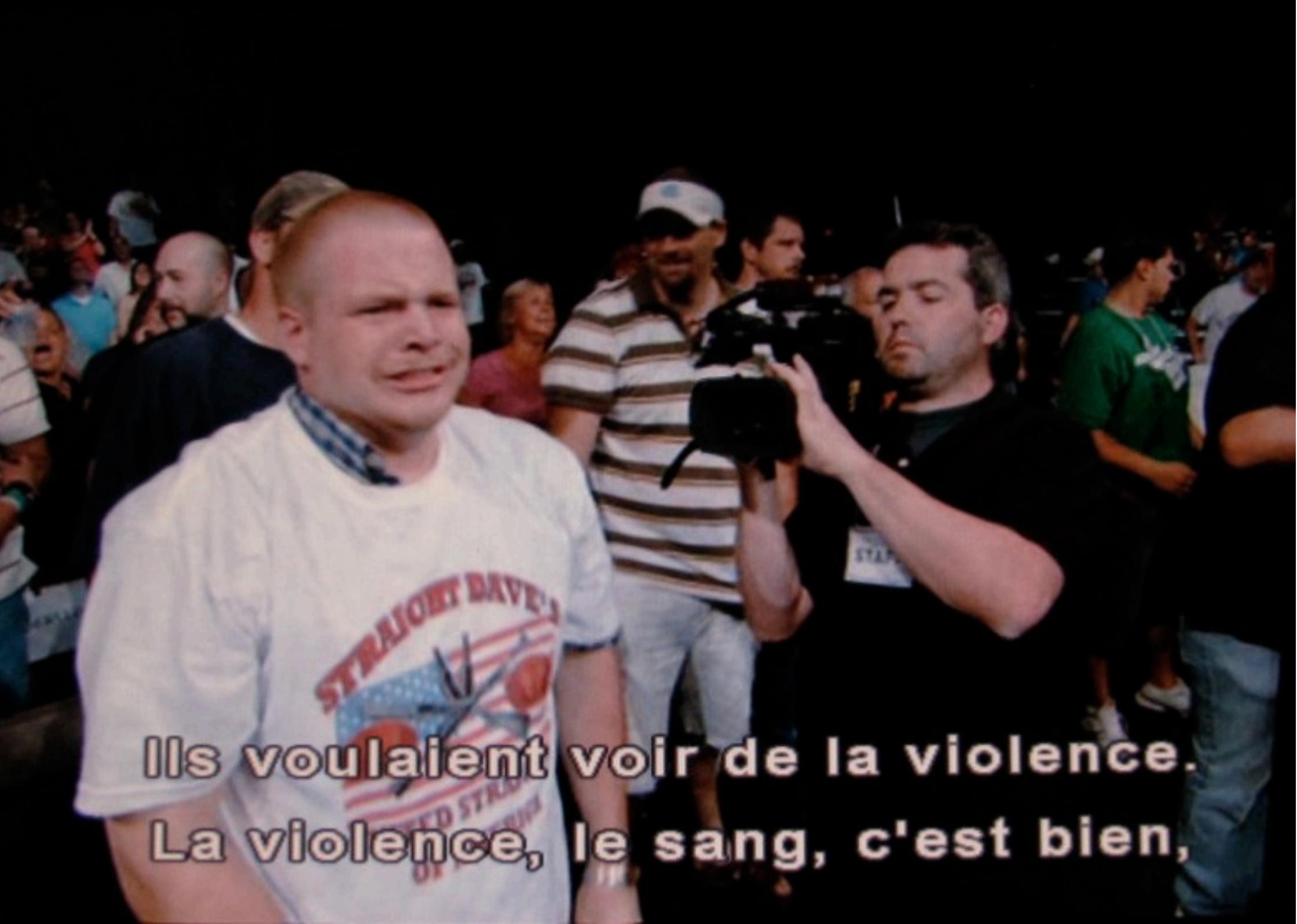
et parce qu'il était gay...



Et il a dû m'embrasser.

A woman with dark hair, wearing a yellow short-sleeved top, is shown in profile, covering her mouth with her hand. She appears to be in a crowd, with other people visible in the background, including a man in a white shirt and another person in a light blue shirt. The scene is dimly lit, suggesting an indoor event or a night-time gathering.

**Et la chose intéressante, c'est que
la foule était choquée par l'affection.**



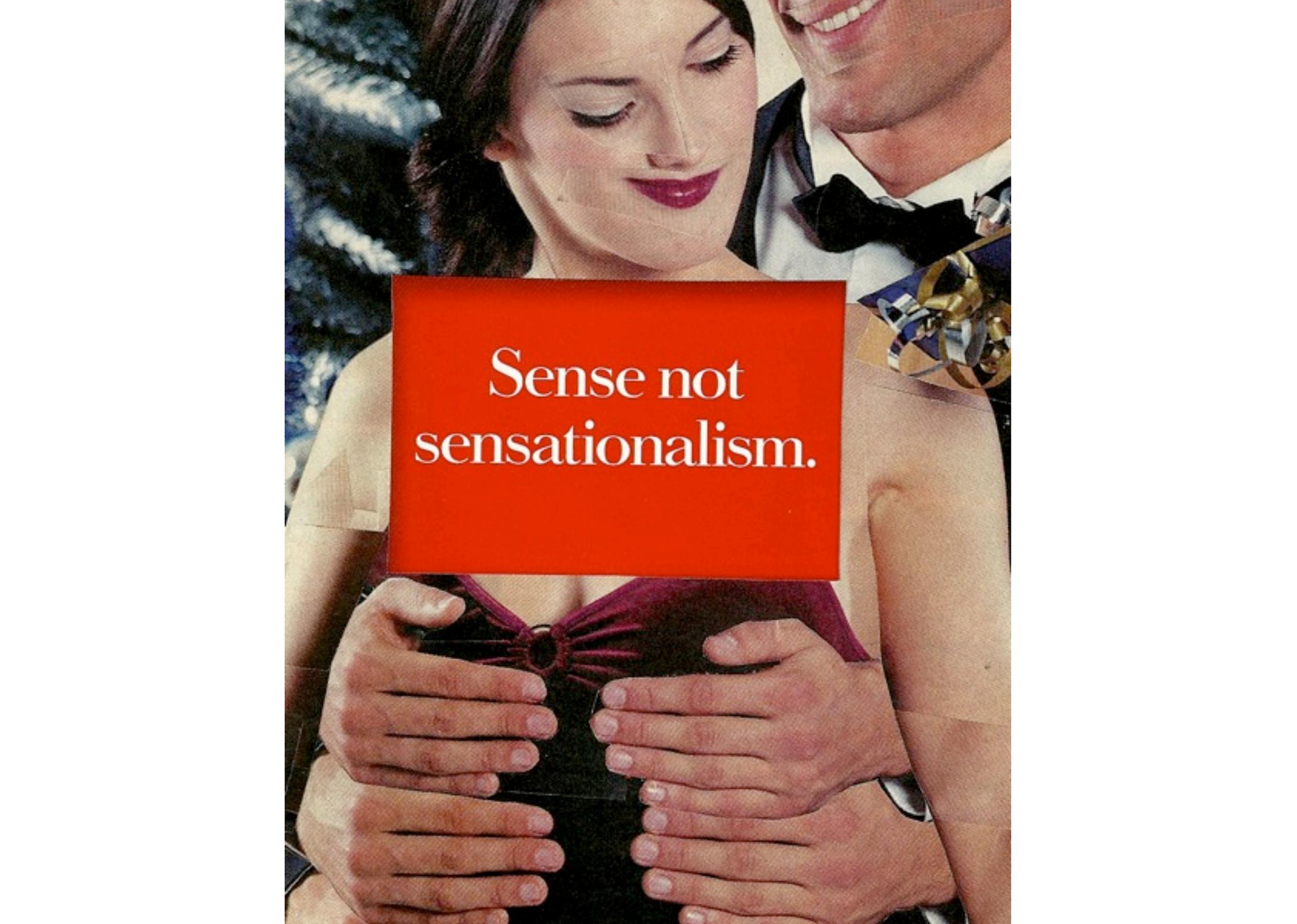
**Ils voulaient voir de la violence.
La violence, le sang, c'est bien,**



mais l'affection est ce qui...



**Ça les dégoûte plus
que n'importe quoi d'autre.**



Sense not
sensationalism.

16 / mon ami Terrier... est un incorrigible pot de colle

Jean-François Paillard

Un jour, mon ami Terrier et moi-même, nous revenons d'une équipée au cours de laquelle mon ami Terrier s'est comporté d'une manière inqualifiable.

(A toutes fins utiles, je précise que ma présence à ses côtés était justifiée par mon souci de l'empêcher de commettre un acte que la loi condamne.)

Mais jugez plutôt : avisant tel ou tel quidam passant à sa portée, mon ami Terrier se déclare d'emblée son « meilleur ami » !

Souriant ambigument, il se presse contre lui, va jusqu'à lui renifler l'oreille ; déjà, il se met à quatre pattes, et jouant la fausse dévotion, il exige

sur-le-champ qu'il soit lui aussi « aimé d'amitié sincère » !

Quand, ayant mis ses jambes à son cou, ledit piéton disparaît en hurlant, mon ami Terrier fait mine de tomber des nues. Il ouvre grand la bouche, simule l'étonnement, mime l'indignation, se détend soudain comme fait le jaguar, saisit le revers de mon veston, me prend à témoin, déclare qu'il se sent « dégradé », « humilié », « seul au monde », « rendu à la merci des chiens et des corbeaux. » Il pousse un grand cri, porte la main à ses yeux « pour voir (s'il) ne dort pas », fait mine de trébucher, s'abat sur moi, râle, supplie que je le reporte en son logis. Ignorant mes objections, il me demande que je l'achève, déclare sa patience lui échapper, me flanque un coup de poing dans les côtes, fait siffler mon oreille d'un méchant revers de main, - et cela bien que je le supplie de me donner le loisir de l'aider ! A ce stade, il réclame un carrosse, et pourquoi pas un cheval, et pourquoi pas des gens de pieds. Soudain, il s'illusionne que les lui aie menés. Les yeux hors de la tête, il

se déclare transporté de joie et saisit ce bâton qui pointe de cette poubelle. Se prétendant mon maître, puis mon valet, il se courbe jusqu'au sol, m'ordonne que je le frappe de la verge, « plus fort », « plus fort encore », « plus fort t'ai-je dit », passe de la tempête au calme, va jusqu'à la mollesse, accuse doucement le destin de ne lui avoir point alloué d'ami véritable, ignore une fois de plus mes protestations, en veut pour preuve ces coups que je lui ai donnés, se redresse, hâte le pas, hurle des injures, désigne du doigt sa poche où certaine bouteille y serait tenue « désespérément vide », m'interroge sur l'état de ma cave, me compare à un « hôpital désolé et sans provision », exige de retourner céans chez moi, argue qu'il ne peut plus vivre que de mes dons, se déclare ragaillardi par mon silence peiné, lâche une suite ininterrompue de balourdises et de grasses plaisanteries, provoque en moi de longs fous rires idiots, accompagne ses facéties de rudes tapes dans mon dos, puis de rires gras, lesquels se transforment en protestations de « franche camaraderie », puis en

serments « d'amitié éternelle », si bien que ce n'est qu'au moment où ma main cherche dans ma poche la clé de mon appartement que je réalise que je n'ai pas songé un seul instant à me débarrasser de ce satané de pot de colle d'ami Terrier.

- Ceci pour t'apprendre que l'amitié ne repose sur rien d'autre qu'un rapport biaisé, avare et impossible d'*amour conjugal*, me chante mon ami Terrier, avant de s'engouffrer en ricanant dans mon appartement.

Tel est le genre de privautés que mon ami Terrier s'autorise avec le monde.



17 / piégé(e)s

Frédéric Pauwarel

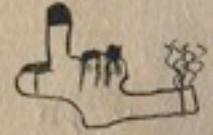


C'EST DU
LO... !





GARDÉ
LA PÉCHE



DAM
Ton
CUL
?

Tiens, Son !

Il y a des moments dans la vie
où tout semble possible
où la vie semble nous attendre
pour nous offrir de beaux moments.

Mais si l'on sait garder espoir
une partie de nos moments
est déjà en nous.
C'est pour ça que parfois,
de nos jours, on dit
"Rien n'est impossible".









18 / comme ils sont gentils...

Mustafa Taj-Aldin Almusa
Texte lu par Ramzi Choukair

Depuis toujours, j'ai un problème avec mes cheveux. J'aimerais tellement qu'ils soient lisses et fins comme de la soie, mais ces ingrats restent obstinément frisés. J'ai beau les laisser pousser, les huiler abondamment, les enduire quotidiennement de toutes sortes de lotions, rien n'y fait : quand je me balade dans la rue, une légère brise suffit à me faire la tête de Médusa, vous savez : celle qu'on a affublée d'une horrible chevelure serpentiforme. Quand ils me voient, les enfants détalent... Ah malheur ! jamais je n'aurais les cheveux fins et lisses comme la soie !

Hier soir, ils sont venus m'arrêter. Devant la porte de ma maison, le chef de section m'a souhaité la bienvenue avec une politesse exquise : au lieu de me serrer la main, il m'a giflé si fort qu'une de mes dents a quitté ma mâchoire pour aller se perdre dans la rue. Je sais bien que certains peuples se saluent de façon bizarre en se frottant le bout du nez, par exemple. Le chef appartient sûrement à l'une de ces peuplades, ai-je pensé. Politesse exquise, encore, quand il m'a fait entrer à coups de pieds dans son carrosse. On a pris la direction du centre de détention. J'avoue que j'étais tout triste d'avoir perdu cette dent. Les mioches de mon quartier allaient sûrement l'écraser en jouant au foot...

Au centre, ils m'ont jeté dans une cellule minuscule où croupissaient des dizaines de jeunes gars comme moi. Je suis parvenu non sans mal à me faufiler dans un coin. On entendait des hurlements qui venaient de l'autre côté du mur. Sacrés veinards, ai-je pensé, les invités des cellules voisines ont la télé et suivent le match Barcelone-Real Madrid !

Comme je n'avais rien à faire, j'ai passé l'heure

suiivante à mirer les trous qui constellaient le plafond, les rais de lumière qui traversaient ces trous, la clarté de la lune qui se posait sur nos corps.

Et puis mes yeux sont tombés sur cette phrase qu'on avait tracée sur le mur : « *Lina, je t'aime* ». En lisant « *je t'aime* », j'ai poussé un long soupir. J'ai ouvert la bouche et je me suis arraché cette autre dent qui allait de toute façon tomber. En lettres de sang, j'ai écrit : « *Cet homme t'aime, Lina. Sois maudite si tu ne comprends pas ça. Et toi, Samira, sois maudite aussi. Parce que, toi aussi, je t'aime. Et parce que tu ressembles à la Lina de cet homme.* » Ensuite, j'ai dessiné un cœur, et dans le cœur, j'ai dessiné une flèche passablement émoussée. Et puis, j'ai arrêté de dessiner. J'ai glissé ma dent dans la poche de ma chemise. Ah les femmes ! Sont-elles seulement au courant que, nous autres, pauvres hommes, nous formons la moitié de l'humanité ?

Un moment, j'ai cru m'étouffer tant le silence qui régnait dans la pièce était pesant.

Alors, je me suis tourné vers mon voisin, j'ai pris un air étonné, et j'ai dit :

« *Ali Auklah Irssan ? Toi ici ? Salut mon ami !*

- *Salut à toi*, a répondu le type. *Mais je ne suis pas Ali Auklah Irssan...* »

C'est un truc à moi, ça. Un stratagème que j'utilise pour briser la glace avec les inconnus qui se trouvent à côté de moi dans le bus...

Au même moment, la porte de la cellule s'est ouverte et un soldat a crié mon nom.

Pas peu fier, je me suis levé en murmurant :

« *C'est l'heure du dîner...* »

J'ai gagné la porte et avant de sortir, j'ai demandé :

« *Qu'est-ce que je vous rapporte les gars ?* »

J'avoue que j'aurais été bien embêté si quelqu'un s'était avisé de me réclamer un kilo d'oranges ou une livre de pommes, vu qu'à cette heure tardive, les magasins étaient fermés.

Heureusement, personne n'a pipé mot.

J'ai pris une profonde inspiration et, au moment où je quittais la pièce, un soldat m'a balancé un grand coup de pied dans les jambes. Je me suis affalé par terre. Il m'a saisi par un pied, son collègue

par l'autre, et ils m'ont traîné à toute vitesse dans le couloir. J'ai tout de suite compris qu'ils ne voulaient pas que je me fatigue en marchant. Je dois dire que cette attention m'a particulièrement touché.

Dans la salle d'interrogatoire, je suis tombé sur ce jeune type. Il était mince et nu, et il gisait tout ensanglanté sur le sol. L'interrogateur en chef était occupé à le filmer avec son téléphone portable. Quand il eut fini, ses hommes tirèrent le corps hors de la pièce.

Le chef m'a regardé.

Je lui ai fait mon plus joli sourire.

Il m'a crié :

« *Pourquoi t'as les cheveux longs, espèce de connard ?* »

Mon dieu comme il est plaisant d'entendre le mot « *connard* » ! C'est le mot que je préfère ! Mon oncle ne me traite-t-il pas de « *connard* » quand je suis son partenaire aux cartes ?

« *Le coiffeur de mon quartier est un opposant. Je ne vais plus chez lui depuis que le complot mondial a été ourdi contre le pays, ai-je répondu.*

- *Quoi ? Un opposant ? Donne-moi son nom et son*

adresse, et vite !

- *Il s'appelle Taj-Aldin Almusa. Il habite la quatrième tombe à droite de l'olivier dans le cimetière sud de la ville. »*

Le chef a donné l'adresse aux soldats. Il leur a ordonné de lui amener sur-le-champ le dénommé Taj-Aldin. Ce qui m'a rempli d'aise ! J'ai une entière confiance en eux : seuls les agents de la sécurité sont capables d'aller dans l'autre monde pour me ramener mon père, qui est mort l'an dernier.

Le chef a fait une grimace impayable tandis qu'il m'attachait les mains derrière le dos. Il a rassemblé mes cheveux, il les a noués à une corde, il a passé la corde dans une poulie fixée au plafond. Ensuite, ils se sont mis à deux pour me soulever par les cheveux jusqu'au plafond. Waouh ! Ça m'a impressionné cette belle idée ! Ensuite, le chef m'a poussé vers le soldat, et le soldat a fait de même. Ces braves types jouaient à la balançoire ! Ils rigolaient comme de gamins. Moi, je riais avec eux. J'ai même commencé de chanter « *Yara a des nattes dorées.* » Au bout d'un moment le chef s'est mis à bailler ; il est sorti avec le soldat pour aller dormir un peu. Je suis resté seul, accroché au plafond par les cheveux. Du

coup, ça m'a rendu triste. Pourquoi ne sont-ils pas restés avec moi ? Qu'est-ce qu'ils avaient à perdre ? C'était tellement amusant de jouer comme ça tous les trois. Qu'est-ce qu'il est sympa ce chef ! Il a simplement oublié de me filmer avec son téléphone portable. Mince ! J'ai perdu une belle occasion de devenir célèbre et d'avoir des fans qui me suivent partout...

Quelques heures plus tard, j'ai senti que le sang commençait de couler sur mon front. Des mouches se sont approchées, elles m'ont butiné avec gourmandise. Après avoir bien bu, l'une d'entre elles est venue se poser sur mon nez :

« Merci l'ami, votre sang est un vrai nectar !

- Tout le plaisir est pour moi !

- J'ai une question à vous poser.

- Je vous en prie...

- Vous croyez en Dieu ?

- Hummm, ai-je hésité. Etant donné que je suis pendu comme ça, je ne peux croire en rien...

- Donc, vous êtes athée ?

- Je me rappelle que j'étais croyant mardi dernier... »

On est restés silencieux, et puis j'ai ajouté :

« La vérité, mon amie, c'est que je n'aime pas qu'un seul des deux croie en l'autre. Je préfère quand la croyance est partagée. Depuis que je suis enfant, je sens que c'est Dieu qui ne croit pas en moi... »

Là-dessus, le chef a fait irruption dans la pièce. Les mouches se sont égayées en tous sens. Avant de disparaître, l'une d'entre elles m'a chuchoté :

« Au revoir mon amour ! »

Le chef a ordonné qu'on me descende du plafond et qu'on me renvoie en cellule. J'allais lui poser une question à propos du dîner de ce soir, mais un de ses sbires m'a encore flanqué un coup de pied dans les jambes. Je suis tombé, ils m'ont saisi par les pieds et m'ont traîné dans ce couloir long et sombre.

En passant devant la porte d'une cellule, j'ai entendu ces cris qui ressemblaient à ceux de mon père.

J'étais aux anges.

Je lui ai crié :

« Comment ça va papa ? Surtout, ne t'inquiète pas. Ils sont très gentils les militaires. Je suis sûr qu'à un moment

ou à un autre ils vont nous inviter sur la chaîne Aldonia pour qu'on parle de tout ça devant les caméras. On prendra des photos-souvenir avec le présentateur de l'émission Mystification, et puis on retournera à la maison boire un verre d'arak. T'en fais pas ! Au fait, tu aurais des cigarettes ? S'il te plaît, une ou deux ! Je meurs d'envie de fumer. S'il te plaît... »

Apparemment, mon père ne m'entendait pas. Sans doute était-ce à cause des cris des supporters du Real Madrid - ou de Barcelone. La pensée que les agents de renseignements avaient ressuscité mon père m'a effleuré l'esprit. Au fond, c'était un vrai miracle. De quoi mettre mal à l'aise les chefs religieux devant la foule des croyants. J'espère de tout coeur que Dieu les aidera à expliquer ça...

Ensuite le soldat m'a pris dans ses bras comme si j'étais son amoureuse et il m'a jeté dans la cellule que baignait la douce lumière de la lune.

Un type m'a tapé sur l'épaule :

« Vous vous y connaissez en cadavres ?

- Pas mal, ai-je répondu. La plupart des membres de ma famille sont morts dans mes bras...

- Alors, dites-moi si celui-ci est mort ou non : je n'y vois plus grand-chose... »

L'homme parlait du jeune homme mince et nu que j'avais croisé tout à l'heure.

Je me suis penché sur lui. J'ai pris sa tête entre mes mains. J'ai braqué son visage vers la clarté de la lune. Et là, miracle ! Quand j'ai vu le reflet de ma propre figure dans ses pupilles dilatées, j'ai exulté : mes cheveux étaient devenus lisses comme de la soie ! N'en croyant pas mes yeux, j'ai lâché la tête du jeune homme, j'ai palpé mes cheveux et j'ai compris qu'ils étaient vraiment devenus raides. Je me suis levé d'un bond, j'ai gagné le centre de la cellule, riant aux éclats, je me suis mis à danser en frappant des mains en cadence, les gens ont commencé eux aussi à frapper des mains, même la Lina du mur applaudissait ; longtemps, j'ai dansé à côté du cadavre du jeune homme mince et nu, j'ai dansé, dansé, dansé comme un clown ivre, et pendant ce temps, à travers les trous du plafond, la lune pleurait sur nous tous les rayons de son âme.

كم هم لطفاء

لدي معاناة حقيقية مع شعري عمرها عشر سنوات، أطيله دائماً..ونادراً ما أقصه، وبشكل لطيف.. لكنه جعد وأنا أريده أن يكون ناعماً كالحرير وقد جربت معه خلال تلك السنوات العديد من الكريمات والزيوت، لكنه ظلّ جعداً، وعندما أكون في الشارع، نسمة هواء بسيطة تكفي لأن تحواني إلى غول، فيهرب الأطفال من أمامي، وكأن وجهي هو... وجه (ميدوسا) ذو الأفاعي. أه من شعري الطويل، أتعبني كثيراً ولم يصبح مثلما أريد.

مساء البارحة تم اعتقالني، رئيس الدورية أمام باب البيت رحّب بي على طريقته الخاصة، استغربت منه.. فبدلاً من أن يصافح يدي، صافح وجهي بحرارة، ليطير سن من فمي ويسقط على الشارع، ثمّة شعوب - كما قرأت - لديها عادات غريبة بالمصافحة، كنتقيل الأنف.. خمنت في سري أن يكون رئيس الدورية من تلك الشعوب.

ثم ركلني بمحبة إلى السيارة، وذهبنا إلى فرع الأمن، حزنت كثيراً لأجل سنّي المخلوع وتخيلت كيف سيدوسه أحد أطفال الحارة فيهرسه وهو يلعب بالكرة.

في الفرع رموني بمودة في زنزانة ضيقة، وفيها عشرات الشباب، استطعت وبصعوبة أن أجلس في الزاوية.

كانت صرخات هائلة تقتحم جدران زنزانتنا من كل الجهات، حظهم جميل نزلاء الزنازين المجاورة، لديهم تلفزيونات وهم الآن يتابعون مباراة ريال مدريد وبرشلونة ويشجعون بصخب.

مرت ساعة وأنا أراقب من تلك الكوة في سقف الزنزانة، تسلل الليل إلى الفضاء، وثمة ضوء طفيف للقمر يعبر الكوة ليتناثر بين أجسادنا.

صدفة.. لحت على جدار عن يساري عبارة (أنا احبك يا لينا)، كلمة (أحبك) جعلتني أتند، فتحت فمي والتقطت منه سناً آخر كان على وشك السقوط، ثم نحت بسني أسفل تلك العبارة ما يلي:

(هذا الرجل يحبك يا لينا، عليك اللعنة، يجب أن تفهمي هذه الحقيقة، عليك اللعنة أيضاً يا سميرة.. لأنني أحبك، لكنك تشبهين لينا ذلك الرجل).

ثم رسمت قلب حب وثمة سهم غير مدبب مغروس به.. انتهيت فوضعت سني بجيب قميصي.

(أه من الصبايا، إنهن لا يؤمن أبداً بأنّ الرجل نصف المجتمع).

كدت أن أختنق بسبب صمت الشباب، فاستدرت إلى يميني ثم شهقت وأنا أقول لجاري:

.... علي عقلة عرسان! أنت هنا؟! مرحبا

... يا هلا.. لكن أنا لست علي عقلة عرسان

طبعاً هذه حيلة من إبداعي، كنت أمارسها دائماً في باص (الدوار الجنوبي) لأفتح حديث مع من يجلس إلى جوارني.

عندئذ، فتح باب الزنزانة، وصرخ العنصر باسمي.. شعرت بالسعادة، نهضت وأنا أتمتم:

.. حان موعد العشاء

مشيت نحو الباب، وقبل أن أخرج سألت الشباب:

... أ توصوني بشيء؟

بصراحة.. خفت أن يطلب مني أحدهم كيلو برتقال أو كيلو تفاح.

أو كيلو ميشيل، فالسوق قد أقفل منذ ساعات.

لم ينبس أحد بحرف، فتنفّست الصعداء وخرجت.. عندها ركلني العنصر على رجلي فسقطت.. أمسكتني هو من رجلي، وزميله أمسكني من الرجل الثانية، ثم جرّاني وبسرعة في هذا الممر الطويل والمعتم.

كم هما لطيفان.. لا يريدان أن أمشي حتى لا أتعب رجلي.

فعلاً.. أخجلني لطفهما.

في غرفة المحقق، كان على الأرض شابٌ نحيلٌ و عارٍ، مضرج بدمائه، ومغميٌ عليه.. وكان المحقق يصوره بعدسة جواله، وعندما انتهى حمله أحد العناصر إلى الخارج.

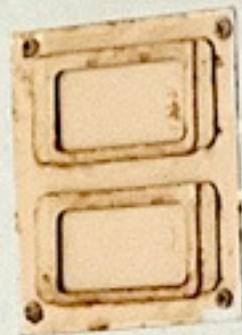
نظر إلي المحقق، فابتسمت له، صاح بي:

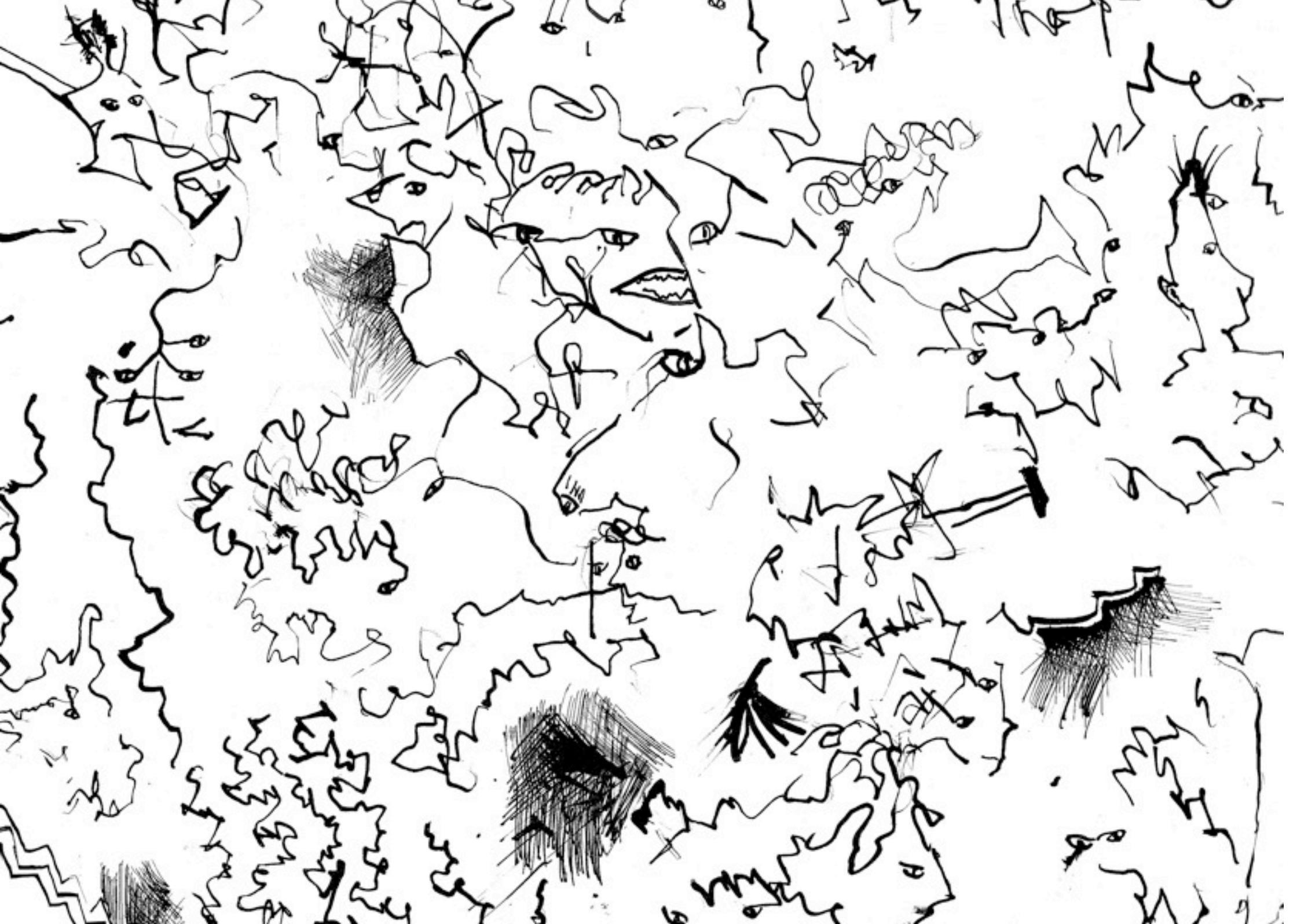
... لماذا شعرك طويل؟

132



133





19 / l'Europe gouine (extrait 2)

Clara Gervais

Diderot qui fûtes-vous ? De l'insalubrité, du délire, des aisances fluctuant au gré des bosses, l'Europe conserva en son sein protecteur : Berlin, *und nichts nennenswertes*. Les gouines, les alcoolos, voilà mes humeurs, mes connaissances, avec qui je bois. Et l'offrande faite, capricieuse, à ce bon vieux Bacchus, ce soir en bière. Ces vieux polonais déconfités, jumelés avec leurs potions, leurs LSD, leurs champignons, leur force paysanne. Leurs ventres saillantes bidasses tonneaux. Les oiseaux, le délice. Petit matin sept heures moins vingt. L'office sacrificiel des vierges. Je ne demande qu'à être là. Qu'à considérer les astres; qu'à respirer cet air. Mais

encore, toujours à mon âge cet enthousiaste élan de la douce amour au lit suspendue chair des heures lente exquise peur au ventre mon vagin se dilate d'amour et de peur.

Pourquoi toujours de peur avec l'amour ?

Et ceux-là avec leurs trous du cul saillants comme des nombrils, opaques.

Je veux parler des opacités.

Les opacités régissent maints effrois solitaires et permettent à certains tubercules de surgir en des lieux bien moins que propices à leur développement. Elles dévient ainsi en origan, potirons, œstrogènes et ne laissent pas de soupirer après leurs bégaiements. Ma plume dure, aigue comme une porte grinçante. Bérénice abrogée de ses peines, sortant des esquimaux contrits dont sa bourse était pleine. Jumelait l'éclincelle de ses deux abricots pour se souvenir soudain le retour des échos. La saveur, la douceur, vos autarcies, noisettes. Filetés les empires australiens on gare y. Périples creux des amateurs.

En société: mon texte sort, su d'avance mais

pas prémédité. Chauffage dans vos cours, vos sous-sols calcaires, lumineux. Le voisin chasse l'idoine mièvre commère plurielle conne.

Ou cet homme-là enfermé sans papier sans stylographe qui écrit le grand poème de sa vie sur les murs, avec sa propre merde. Propriétés de la propriété. Tu ignores où tes adhésions te mènent. Met l'ancolie dans un vase et regarde-la pousser ses fleurs jactances obsolètes. Rumeur lointaine de l'autoroute. Ils déguerpissent sec dans le pluvieux vent du nord. J'ignorais quels dédales il me fallait emprunter pour rejoindre l'engrenage final orgasmique. Potage dans lequel on a trop craché ! Perversion par la droite ! Partie prenante des risques encourus par l'échelle à l'araignée ! Ronrons prospères du chauffage, évanescences imputréfiées de la chaleur calorique dans mon dos. Est-ce mon pouls qui rejaillit ? Le vent fort puissant au travers des trop fragiles vitres doubles s'engouffre comme chez lui. Renonce à ta plainte, renonce à ta plainte, rien n'y fait, tout le catalogue s'émeut de tes petites suffisances. St Barnabé, Baumont,

l'Europe aussi que tout cela, froid en hiver, trop froid, trop chaud en été. quelles amours pour quels désirs pour quels lieux ? Quel orfèvre prémédite ses passions moqueuses ? Le Canada si grand et la chanson "Un jour j'irai à Montréal". Qualité de vie, gangrènes portes potins, on est loin de la vraie lutte, bien au chaud, bien au frais. La douleur qui près des pôles meurt vite, près des poêles agonise, au chaud, n'en finit pas de finir. Difficultés d'écrire dans le train, dans le froid, dans le sommeil. Retour à Bâle.

Etait-ce l'idée qu'elle me pût voir qui me fit reprendre la plume ? L'orage mérovingien. Mes amours sont de la confiture que j'étale, que j'étale pour faire durer. On ne peut pas se forcer. Il faut bien quand même avoir envie un peu, présager du plaisir à ce corps étrange, il faut bien anticiper un peu pour savoir si l'on veut prendre si l'on peut - prendre son plaisir au contact de ce corps-là, peut-être petit, peut-être vieux, peut-être endommagé, peut-être un peu difforme, qui a peut-être un peu souffert, qui a peut-être été

marqué; ou pas; il faut avoir envie quand même.

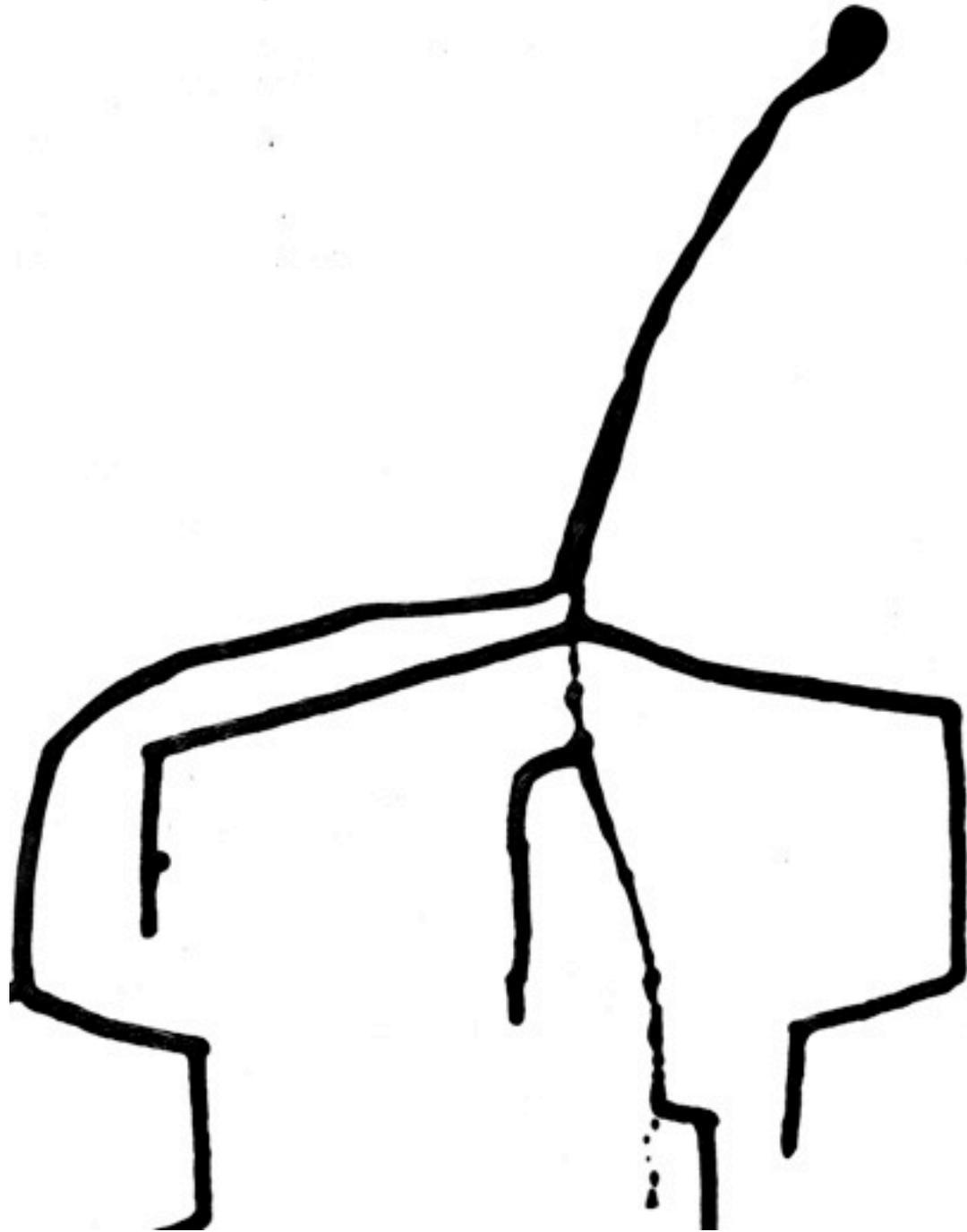
Quel enjeu est de mise, pour quels désirs?

Ce que l'on fait voisiner avec les trains: casses-industries-herbes folles/mauvaises herbes-gare-sous-bois-autoroutes. Je ne veux pas faire la maligne. Je veux me laisser prendre par toute la joie, toute la tristesse à mes pieds comme tressée - plaines verdâtres, oiseaux noirs. Envie de me rapprocher de la solitude des gens- de certaines gens, d'y goûter, d'en faire partie. Ces amitiés déçues dégûtées qui laissent un sentiment amer.

Choses vues. c'était cependant toujours moi-même. Seule je n'ai pas peur je crois. C'est avec elle que je crains toujours de rater quelque chose ailleurs. Le masque déchu rigole à fond Shakespeare. Byrd. Purcell. Les voyages de porte à porte. Pénitenciers. Rien de plus proche en vérité que les deux points du globe que l'on rallie par le voyage. S'accouplent les étrangers, les étrons dans des bruits. La terre repose, hiver, éventrée sous les corbeaux, cadavérique, jambes ouvertes. Je suis toujours aux antipodes de moi-même. Les églises réformées s'accumulent, leurs

clochers identiques. Joute et essaie de résister à une vague. Oui c'est ça, éventrée, cul nu la terre tendue entre ses poteaux électriques à haute tension. Etangs de jus marécageux, petits cumulus, boisseaux, sapinettes, ormes, hêtres camping-cars, haies.

Le lieu bleu prédestinant l'enseigne de quelque *laverie automatique*.



20 / Histoire sans personne d'une personne sans histoire

(Abiographie automatique)

Philippe Annocque

Appelons Personne celui-là qui ne se tient pas sur la plaine nue, puisqu'à l'évidence personne n'est là, *en réalité*, ni Personne, ni la plaine non plus, pas même la nudité de la plaine, encore moins la réalité.

Personne regarde le paysage. Il n'y a rien là à voir, sur cette plaine qui n'en est pas une ; et cela tombe bien, vraiment bien, puisque Personne n'a pas d'yeux pour voir.

Personne est à son aise dans un tel paysage. Il est à son affaire. Là, vraiment, tout est possible. Là, on peut espérer.

Décrivons Personne. Il est plus que temps. Personne donc n'a pas d'yeux. Ses yeux qu'il n'a pas, je peux en dire deux mots, même trois. Même mille. Cent quarante environ suffiront. Bleus comme ceux de sa grand-mère, alors que ses parents les avaient châains tous les deux ; d'ailleurs ils se ressemblaient, ses parents, ils étaient faits l'un pour l'autre, tous les deux pleins du même vide. On ne peut pas ne pas les remarquer, les yeux de Personne, des yeux noirs comme la nuit ne l'est jamais, des yeux dont la pupille a mangé l'iris, ce n'était qu'un hors d'œuvre, voici que déjà elle s'attaque au blanc, déborde sur la figure, franchit maintenant le contour arbitraire et dérisoire de cette même figure, inonde l'espace alentour, est-ce la chevelure de Personne qui rayonne, s'allonge, s'épaissit, s'enchevêtre ? la chevelure de sa pupille ce réseau de serpents qui s'enflent, qui ne laissent plus apparaître du monde que ça et là un petit carré coloré, un infime triangle pâle, insignifiantes étoiles moribondes déjà disparues ?

On pourrait en dire, sur ces yeux qu'il n'a pas, Personne ; on pourrait en dire, puisqu'il n'en a pas. On peut dire autant de sa taille, évidemment, de son embonpoint, pourquoi pas, de ses cheveux, de sa barbe et de sa moustache. A moins que Personne ne soit, ne soit pas une femme, puisque n'oublions qu'il s'agit essentiellement de n'être pas. La question du sexe de Personne est forcément une question intéressante. A noter en effet : ce sexe que Personne n'a pas, s'il lui offre aussi une infinité de possibles, comparable à celle de ses yeux absents, rationnellement la double : si Personne existait, il ne pourrait être qu'homme *ou* femme, mâle *ou* femelle, à moins d'appartenir à quelque espèce gastropode pour laquelle l'écriture n'est qu'une trace luisante, transparente et hasardeuse au lendemain d'une nuit pluvieuse, avant de retourner chercher l'inspiration au plus profond de sa spirale. Homme ou femme donc. Pas question pour Personne d'être l'un et l'autre, ni l'un ni l'autre. On peut comprendre Personne d'avoir préféré ne pas être.

Personne doit avoir une histoire aussi. Une histoire passée, qui l'a amené là où nous le rencontrons aujourd'hui, une histoire qui l'a amené jusqu'à la perfection de son inexistence. Elle ne pourra venir que dans l'avenir, bien sûr, forcément, cette histoire passée. Elle ne pourra venir que lorsqu'on l'aura inventée. Alors seulement, lorsqu'on aura lu toute cette histoire passée à venir, on comprendra comment et pourquoi il en est arrivé là, Personne ; et, alors encore, quand on saura pourquoi et comment il en est arrivé là, à ce moment-là seulement, Personne revenu au présent pourra envisager son propre avenir, un avenir dans l'avenir, si toutefois l'avenir nous laisse parvenir jusqu'à cet avenir.

Donc l'histoire de Personne.

Un jour, Personne n'est pas né. Pourtant il aurait été au moins inattendu : personne ne l'attendait. Autant dire une foule entière. Ses parents, naturellement, n'existaient pas, pas plus que lui. Autant dire que ce n'est que d'un enfant tel que Personne que la mère pouvait accoucher, dans toute son inexistence. Donc, quelque nulle

part dans une maternité qui ne fut jamais ouverte, jamais construite, pas même projetée, un bébé ne vint pas au jour. Personne ne versa des larmes de joie, personne ne se pencha sur son berceau transparent, si transparent qu'il n'y eut jamais, ni là ni ailleurs, rien à voir, rien devant quoi s'attendrir, ni plus tard aucune odeur à faire froncer le nez, nulle poussette à pousser, nul biberon à biberonner.

Les années ne passèrent pas. Personne ne grandissait pas, ni en force ni en beauté, ni en sagesse ni en gentillesse, ni en rouerie ni en fourberie. Il ne donnait d'inquiétude à personne. Déjà, Personne était un enfant sans histoire. Orphelin né d'un père stérile, d'une mère inféconde, il ne coûta pas cher à ses parents, ni en couches, ni en crèche, ni en joujoux d'aucune sorte.

Plus tard, à l'école, il fut un élève discret. Il était si discret qu'il ne laissa aucun souvenir, ni chez ses professeurs, ni chez ses camarades. On ne l'entendait jamais. On ne le voyait guère davantage : il était absent, au sens propre comme

au figuré. Il était tellement absent que son nom, ou plutôt son absence de nom ne figurait même pas sur la liste de classe. Lors de l'appel, en ne l'appelant pas, ses professeurs n'avaient même pas conscience de l'oublier ; d'ailleurs le silence de Personne était sa réponse.

A l'âge des premiers émois amoureux, Personne n'eut guère de succès, ni d'ailleurs de déconvenues. Les filles ne remarquaient pas le garçon qu'il n'était pas, les garçons ne reluquaient guère la fille qu'elle n'était pas davantage. Ni elle ni lui non plus ne se sentait guère attiré par eux, non plus que par elles.

Il faut dire il faut le dire en effet, afin de ne point l'oublier que bien évidemment ni l'école, ni les professeurs, ni les élèves de quelque sexe que ce fût n'existaient pas davantage que lui ; on peut dès lors comprendre, sinon encourager, la fatale indifférence de notre Personne. (Je dis « notre Personne », car c'est celui-là en effet dont l'inexistence singulière nous concerne, celui-là et nul autre ; nous ne pouvons tout de même pas nous préoccuper de tous ceux qui n'existent



pas ; un seul nous suffit, un seul déjà nous déborde !)

C'est donc sans amour, sans même aucun autre sentiment pourvu d'un nom moins grandiloquent que par un beau jour qui ne se leva jamais, par une nuit obscure refusant de tomber, Personne s'abîma par hasard, ou par fatalité — puisqu'il faut bien une raison même à ce qui jamais n'eut lieu — au sein d'une autre inexistence, y répandit la sienne, reçut l'autre en son sein, au gré d'un échange indéfini, au cours duquel Personne put éprouver l'étrange sentiment d'être encore moins qu'à l'accoutumée. (Être encore moins Personne, est-ce devenir quelqu'un ?)

Deux inexistences distinctes s'étaient donc rencontrées. Il n'en fallait pas plus sans doute pour se donner l'illusion de l'existence. L'existence commence à deux, forcément, dans la réciprocité : *tu* me parles, donc *je* suis. Mais Personne n'était pas homme ni femme à prendre des vessies pour des lanternes. Personne n'y a jamais cru, à ce que lui disait l'autre. L'autre sans

doute n'y croyait pas davantage. Comment croire Personne ? Face à l'autre, Personne se trouvait comme face à son miroir : il n'y avait rien à voir. Un tel couple était forcément mieux qu'un couple : c'était une union. Dès lors qu'ils furent unis, Personne et son conjoint retrouvèrent leur singulière inexistence.

Cela n'empêcha pas la reproduction : la reproduction de Personne, ça ne pose pas de problèmes. Lui-même à peine s'en rendit compte, sur-le-champ oublia l'événement. Sa progéniture indénombrable ne trouva même pas la force de lui en vouloir, parvenue à l'âge des revendications.

Sur le plan professionnel, on l'imagine bien chargé de la surveillance d'un espace vide, payé une misère pour le temps passé à contempler des images fixes, en noir et blanc, sur une petite collection de moniteurs ; le salaire de l'ennui. Ses journées de congé, Personne aujourd'hui les passe, on l'a dit, à ne pas se promener sur la plaine nue, face à ce paysage où rien n'est à voir.

Personne connaîtra sans connaître une vieillesse sans histoire. Il ne s'en apercevra même pas. Puis, au terme d'une longue inexistence, il n'éprouvera pas le besoin de disparaître. Cela se fera sans regrets de sa part comme d'autrui, les choses somme toute enfin rentrant dans l'ordre : silence et blanche page. Mais non. Il arrive, la preuve, qu'advienne l'improbable : voici que dans un cri dit primal le non-sens d'une naissance lui donne un nom.



21 / convivialités

Thierry Sauvage













Passer à



l'acte





22 / partage

Ninon Paillard

Le sexe était sale. Ils le pratiquaient sans se préoccuper des règles de bienséance dont tout être - bien que jamais conditionné formellement par celles-ci - a conscience et applique afin d'éviter à tout prix de s'approcher trop dangereusement de son état originel, celui d'animal.

Non. Eux aspiraient précisément à cette idée, celle du lâcher prise, du triomphe de l'instinct où le corps n'est plus qu'instrument, esclave de la pulsion, à un monde où la honte n'existe pas.

Au contraire, leur peur était de ne pas profiter pleinement de leurs ébats, d'être bloqués par quelque dégoût ou réticence face à un mouvement, une sensation inconnue : d'être au fond victime de cet *a priori* futile instauré par une de ces règles grotesque et infondée qui flotte au-dessus de nous et nous chuchote que le poil féminin, l'anus ou les malformations anatomiques sont sales, honteux et ne méritent pas d'autre sort que d'être cachés.

La peur de l'inconnu s'était ainsi transformée en une soif de la découverte qu'ils partageaient et exprimaient lors de leurs parties de jambes en l'air qui aboutissaient généralement à un état de débauche dans lequel chacun ne se reconnaissait pas et ne reconnaissait pas l'autre, - ou plutôt se reconnaissaient-ils totalement sous leur forme animale, enfouie jusqu'alors et jaillissant soudain.

Jules et Roméo se foutaient pas mal de ce que leurs mamans respectives leurs avaient répété tout au long de leur vie. Ils ne se ressemblaient pas, n'avaient pas les mêmes préoccupations, ne votaient pas pour le même parti politique et n'achetaient pas la même marque de café, et c'était justement pour cela qu'ils se fréquentaient.

Ils n'étaient pas homosexuels, ni hétérosexuels, ni même bisexuels ou tout autre titre grossier que certaines personnes attribuent aux êtres à la sexualité active, pour se rassurer, comme le maniaque mouille sa culotte devant une boîte de feutres bien alignés et rangés par couleurs. Parfois, pour s'amuser, ils se qualifiaient entre eux de « *très sexuels* », méprisant cette stratification qui était pour eux dénuée de sens et source d'agacement. D'ailleurs ils n'en parlaient que très rarement, - justement à cette occasion.



23 / l'Europe gouine

(extrait 3)

Clara Gervais

L'amour tarde à être l'amour. Fertile odeur, plus fertile encore que d'où elle émane, fertile odeur du sexe mouillé. Après la rosée vaginale, l'exploit des humidités fleuries que mes doigts en elle font jaillir. La qualité de l'écoute fait toute la minute et chaque la minute incomparablement, essentiellement précieuse. Dans le doute de la qualité d'écoute, s'abstenir. Rongé le tubercule jusqu'à la moelle. Le Nonos à Rérex. L'abstinence. Le visage rougi.

Dans sa démente un vainqueur jaune exulte. La propriété ruisselle de bon-goût. Exéquations homériques plurielles. Les crises financières de vos pères rachètent l'exploit des banques. La

passerelle entre ses seins ne dépeignait pas d'histoires, pas de conquêtes passées, mais vraiment fustigeait les accès à la chemise au bas du lit, du commérage, de l'ingénue fleur sourire à l'achat. Les fiches qui débalent quand l'exil chante faux. Riz plumage flamands verts. L'essence arrive à l'altitude des crosses camionnesques et l'image -qui usuellement dénonce, soudain approuve avec une bonne foi désarmante. Le soleil auguste, la lumineuse station, l'oiseau du désert, la décapotable à Bob, le prochain dîner et la sauterelle aux vertus de vitrail. Minceur entre les pages pommes, promesses qui rient de leurs défaites, le chemin, le pavé gelé glissant, l'attirail des badauds occupés à si obvieusement ne pas travailler, et l'invitation des bars, de la monnaie, de l'œuf dû sur le comptoir. Rassie ma raison potage. Hermès n'applaudit pas les frasques d'Armani et Ruy Blas pour qui le glas sonne n'est pas vain contempteur du seigneur Hernani. Hôtelleries d'autoroute, vous fûtes fréquentées ! Les permissions offrent des buts à l'autorité. Le

romancier achève aussi tout son train qui bouge à quelque direction par les rails imprimée et pourtant jamais ne brûla moins la torche amnésique qu'à son bras tendu. J'écris sans programme, sans photographie. pas même d'après nature. j'écris à la tombée allégorique en miette du cimetière l'opéra nouveau qui berce mes puces, mes poux, mes possibles positions, mes arrimages à quelque vide, femme de lettres, potache bulle, j'écris dans le vide, voltige basse, de volière presque, j'essaie de contrôler les mesquineries qui transparaissent . La perte des orgies, le silence du dimanche lumineux, si lumineux sur les briques oranges, la lecture qui passe au bord de la ligne incertaine, précieuse. Merceries des horizons, steamer nef goélette, à ras-bord, à ras, cale pleine -de rats. La peau qui s'élimine d'elle-même. Mal à ma frontière, cette page déclenche une autre toile de confidences. Le rouleau de ma langue dévide ses articles. Le poison social en la fête partout chaque petit-four inoculé, l'indécence, l'habitude. Je n'ai décidé de rien encore. A chaque instant tout peut partir,

s'expanser, s'étendre. Par exemple: un des miens projets: un mois dans une chambre comme celle-ci avec des livres de physique moderne, d'astronomie, sur cette belle et transparente table à imaginer une musique des sphères. Ce phantasme clair. Ou ce pigeon-tourterelle qui d'un seul coup transporte l'univers volatile et palpable et odorant qui m'entoure dans l'enfance, la mienne à moi la mienne, fus-je jamais enfant ?- si oui ne le suis-je plus ? Les décadences du siècle dix-huitième. Laclos, Sade. Et ce gros con de Rousseau. Des baffes. Diderot je le suce, sans problème. Voltaire je fais un ping-pong avec lui. mais Rousseau des baffes, des glaviots.

Le soleil, musique du soleil, programmatique douée merveille merveille de lumière soleil moi moi soleil partout sur moi moi moi miroirs glaces lumières indécentes crues tamisées volages plurielles baignant clair-obscur noir et blanc étanche, lumière étanche qui débouche les pores bleues. Vulve, les yeux vulves, fuligineux les oculaires globes, comme ça brille soleil, éclate

pupille brille soleil. Lunette baise trou du cul. Fatras solaire sur ville incarcérée, fatras solaire d'hiver déverse atomes expressifs de brillances. Et l'ombre se déguste au soleil. Eclipses, vous vous trompez ! Déesses aussi ! Platonisme: le vrai fromage ici c'est Dieu ! ma panse en étendage d'eaux stagnantes, ma peau particule. Cette lumière. Je reprends.

Cette lumière sur ce toit-là avec cette neige, cette fatigue qui semble une belle concentration, ce silence précieux. Je puis dire tout cela. Nommer ces éléments. Mais qu'est-ce qu'il y a vraiment à dire ? Qu'est-ce qui reste à énoncer de grave ? en venir où ? bruits de pas dans la rue, oiseaux d'hiver, moteurs à pots d'échappement, cris d'enfants, légère gueule de bois, saleté, gazouillis qui est comme Melun sous vide. Je me souviens, je me souviens de tout. Les armoires, les paroles, les gestes, les repas, les grains de peau, les attitudes, les réponses, les mains, les pulls, les autorités mâles, les présences consolatrices, les absences inquiétantes, la solitude d'aujourd'hui comme un cristal dur, un *diamant*.



24 / cortex

Jean-François Paillard

- Toi...

- Moi ?

- Oui toi ici là, oui toi devant moi : à peine tu viens, à peine tu joues, à peine tu cambres que déjà tu fais retraite...

- Quoi ? Moi je fais retraite ?

- Oui... À peine tu viens à moi que déjà tu t'abvoles, t'absentes et fais retraite en toi...

- Moi je fais retraite en moi ? Moi je fais retraite en moi quand je suis ici là au contraire, hors coquille, bien éveillée au monde, quand je suis couchée debout assise devant toi nuque et croupe torsées ?

- Tes os, ta chair peut-être... Ton corps peut-être en devoir d'aimer... Mais ta langue ? ta langue immobile... Mais ton œil ? ton œil figé, ta main crispée, ton odeur déjà lasse qui suintent en silence sans jamais bouger...

- Moi jamais bouger ? Moi jamais bouger quand au contraire je dis viens ici là, quand je dis viens contre moi, viens comme ci, comme ça ! Comme ça, je dis... Et toi bête renclue obstinée à dire non non non et non.

- Moi je dis non ?

- Oui toi tu dis non. Bras mains fesses disent non...

- Moi ? Bras miens disent non ? Ah çà ! Fesses miennes disent non quand je dis trois fois oui ? Fesses miennes disent non quand je dis toi, vous, là, ici, au-dessus, accroupie, mes jambes pressées contre tes lèvres muettes, mes bras encoublés à tes pieds nus, mon genou contre ta chair blette, contre tes seins rengorgés ? Et moi dirais non ? Moi dirais non quand le Tout mien dit oui oui oui et oui ? Mais mes mains soutenant à peine tes mains que déjà tu dis assez !

- Moi je dis assez ? Ah fort ! Moi je dis assez quand toi ton ongle ta gorge comme des accessoires durs mal contrôlés une ceinture un bras plié un sifflement trop sec sur mon corps froid déjà forcé... Et pourtant bonne fille, je dis oui ! Mais toi à peine lancé que tu cries déjà assez !

- Moi je crie assez ? Moi je crie assez quand toi à peine enrôlée que tu fais retraite sur talons rehaussés, à peine frôlée que tu dis arrière ici à mes pieds !

- Moi ? Moi je dis ici à mes pieds ? Moi je dis ici à mes pieds quand je dis gentil gentil viens mon mignon viens mon poupon tout plein ? Et toi sourd comme un pot en gourdin déplumé ! Moi je dis ici à mes pieds quand je dis viens toi, viens toi ton visage, viens ton cou, viens ton dos, viens là ici doucement penché, viens mes ordres à ton oreille chuchotés avancés frappés, tes reins offerts- mais mes adresses à peine esquissées que tu dis déjà assez !

- Moi je dis assez ? Moi je dis assez quand

l'odeur douce-amère de toi à peine collée à ma bouche affamée, quand tes jambes encore serrées, encore ceintes d'étoffes pliées froncées où crisse mon ongle impatient d'imprimer, quand en toi cette forme fugace où pendent des ombres lâches j'ose à peine un bout de pantomime, un baiser dans le creux à la lisière de ton fessier que tu cries déjà assez...

- (criant) Moi je crie assez ?

- (criant) Oui tu cries assez !

Alors nous faisant retraite en silence à dix pas l'un de l'autre, pas bouger, pas ciller, sur les genoux, chiens de faïence, ennemis jurés, malebouches et lèvres retroussées... Les yeux fermés, on voit tout déjà quand on fouille dans la nuit : on ferme les yeux, on s'escabotte, on le devine le Grand Secret ! Seules les lèvres frôlent nos peaux frottées, nos nez à peine touchés que l'on dit assez !

- Toi...

- Moi ?

- Oui toi là-bas oui toi.

- Moi ?

- Oui toi quand tu t'approches, quand maladroit déjà sur moi tu cambres un bâclé de surcroît mal joué, tu reniffes à une autre, hein ?

- Moi ?

- Oui toi, quand tu siffles, quand tu t'abats en zéro pointé, quand, rude, tu cales un genou lancé ou paupières closes, un coup de coude dans le sein - ho pardon tu dis ! Où étais-tu ?

- Moi ?

- Oui, toi : quand tu maugrées un baiser mal luné, corps en position épaulée-jetée à peine travaillée déjà oubliée, paupières closes te dis-je, quand tu rosses un coup de coude dans le sein pas fait exprès tu dis ! Où étais-tu ?

- Moi ? j'étais... là. J'étais là. Avec toi. Parfois peut-être simplement lassé de patienter alors je dis là ici encore plus fort ici toi peau contre peau mais...

- Mais ?

- Mais à peine nos odeurs échangées que tu dis assez ! Alors...

- Alors toi en tête de cette autre-là, hein ? Toi en elle au-dessus au-dessous, sa langue déjà violemment chaude sous ton odeur qui suinte, hein ? Avoue !

- Moi ?

- Oui, allez, confesse ! Toi tu dis oui mais pas en moi hein ? Tu dis oui, mais ton bambou dur, tes lèvres froissées disent oui à une autre, hein ?

- À une autre ?

- Oui, à une autre : confesse !

- Moi ? Non ! Ah non ! Moi tes pieds nus... Moi tes épaules encore ceintes et lâches ...Moi ta gorge contre un accessoire mouillé, une morsure, un mot oublié, je je...

- Mensonges ! Toi tes caresses à peine pincées qu'odeur douce-amère me dit chaque fois d'arrêter ! Toi barbe piquante trop vite en odeur d'aisselles mal lavées ! Toi jamais mon pied doucement porté, jamais ta main sur mon épaule attirée, jamais ton œil longtemps posé sur ma chair exposée... Toi bien trop rapidement lancé, bien trop tôt repétassé sur mon corps agrippé, mes

jambes en boutoir levées encore sanglées d'étoffe froncée trop tôt négligée... Toi bien trop pressé d'en découdre : si tôt en camion-benne à la cognée que s'en est à se saigner... Toi sans même scruter l'ombre où pendent ça et là mes courbes par force salement ballottées, salement vibrées quand tu coinces un bout de pantomime et hop la ! déjà engagé sans même qu'adviennent un baiser posé dans le creux, à la lisière d'un bras, une pression, une impression, enfin quelque chose d'aéré, sans rien inventer qu'une lutte à poings fermés, l'œil révulsé, seules les lèvres pincées et déjà nos peaux malmenées, raclées, nos nez entrechoqués, nos conduits irrités - mais pire, bien pire que ça...

- Pire ?

- Oui, oui, pire, bien pire que ça quand je ne vois dans tes traces à peine ébauchées qu'un cœur glacé, un œil fermé qui s'engage à convoquer des jambes autres que miennes, un doigt-crochet, un seul doigt, et au-dessous des jambes, des pieds, des scènes cachées, une forêt de vergettes zélées et ces mots fourbes sur tes lèvres qui disent oui, mais oui à une autre, hein ?

- Moi ? Oui à une autre ? Non non... Moi ton œil, moi ta peau, moi ta...

- Mensonges ! Peut-être pas ailleurs, toi, quand ton front levé, ta hure absconse, tes yeux fermés comme porte close ?

- (excédé) Oui, peut-être et alors ?

- (criant) Alors ?

Alors nous faisant retraite en silence à dix pas l'un de l'autre, pas bouger, pas ciller sur nos genoux cognés, chiens de faïence, ennemis jurés, lèvres retroussées : les yeux fermés, on voit tout déjà quand on

fouille dans la nuit, on ferme les yeux, mais on voit, on voit ! Seules les lèvres frôlent nos peaux frottées, nos cœurs blessés, nos nez à peine touchés que l'on dit déjà assez !

- Et toi...

- Moi ?

- Oui toi là, oui toi : où es-tu quand toi pas bouger ?

- Quand moi pas bouger ?

- Oui quand moi au-dessus au-dessous à genoux ma langue forçant ton odeur - mais toi qui suintes en silence sans jamais bouger... sans jamais manifester... Où es-tu ?

- Moi ?

- Oui toi. Où es-tu quand en toi rencoquillée en pacotille ?

- Moi je je...

- Oui toi... Allons confesse à ton tour !

- Moi ?... Pas là j'avoue...

- Alors si pas là où ?

- Là, ici, en dedans, autour, contre ce ...

- Contre ce quoi ? Contre ce quoi que je puisse ruer sur son dos et l'assommer complet !

- Bourrique ! Celui-là n'existe pas.

- N'existe pas ?

- Ou seulement en occiput mien, en mien cortex : l'est à fois tout, l'est à la fois rien...

- Mais quoi...

- L'est rien te dis. L'est lui, eux et elles, et d'autres encore que je vois ici, là, ailleurs, en moi, dans forêt touffue mienne... L'est condition de saison humide en mon buisson sec...

- L'est quoi ?

- L'est rien te dis ! L'est forme lovée, l'est prédateur, l'est femelle alléchée, l'est mâle habile et enragé, l'est ban de poisson excitée, l'est bande de rat gris du bois bandé, l'est doigt dans l'trou d'serrure, l'est main brandie qui claque à point nommé, l'est serpent qui sert à m'étrangler, l'est Bambi debout sur ces pattes arrière grignotant mes feuillettes, l'est tout sauf toi puisque toi t'es rien comme je voulus que tu fusses...

- Et comment que tu voulus que je fusse ?

- (hésitant) Comment ?

- (à genoux, implorant) Oh oui comment ? Oh plaît ! Susurre à mienne oneille !

- Là là paix, gros benêt, paix dans l'orage naissant, viens, viens que je souffle un vent chaud dans tien conduit, viens que je susurre...

- (s'avançant) Oh oui dis-moi à mien cortex, dis-moi ! Suis tout ouïe ! tout huis ouverts !

- Sans toucher alors... Seule la confiance flûtée à tienne oneille, oké ?

- Oké, oké... Paix paix, moi calmé, moi édenté, en moi soleil s'est levé, en moi nouvelle journée, en moi peau tendue sur de grands piquants tout amoustillés, en moi déjà taureau apprivoisé, moi tapis-brosse, alors dis-moi... Puissè-je lire tes vaisseaux sanguins, tes synapses... dis-moi comment tu aimerais que je fusse en toi aimé ?

- Oh ! si simple et si compliqué... D'abord chaque fois tiers... chaque fois différent...

- Différent ?

- Te voudrais chaque fois différent, te dis-je, en manière, en aspect, instinct, maintien, apertise, menu et déguisement...

- Déguisement ?

- Te voudrais parfois femelle mangeant paisiblement mes plantes, parfois mâle bâti comme un tank...

- Dis le, dis-le encore...

-(rêvant tout haut) Parfois plutôt petit : humble serviteur te voudrais... Telle hydre gentille ou caprimulge tétant mes capuchons...

- Dis-le encore...

- Parfois te voudrais veau ou vachette ou licorne avec tes pis pendants corne en l'air ou...

- Ou ?

- ... Ou taupe aveugle au bout du licol fouissant mes terriers, doigts larges en sabots plats pour mieux déplacer, large tête museau à bosse osseuse, bec mou poisson édenté, nulle griffe hargneuse ni pointe portée aux pieds aux mains, animal rampant, mâcheur de branche train levé à grands trous et tête minuscule couché ici devant moi, patient, nuque et croupe tendues, un bras ici, une cuisse à peine levée quand tu dis oui...

- Moi je dis oui ?

- Oui tu dis oui : toi, là, dessous dessus, tu dis oui. Bras main fesses disent oui.

- Oui ! Moi je dis oui ! Moi je dis toi vous là ici au-dessus accroupie, tes jambes contre mes lèvres mâchées, tes jambes sur mes pieds nus, ton genou contre mon ventre, contre mes reins engorgés, tes mains soutenant mes seins quand je dis oui...

- Longtemps tu dis oui...

- Longtemps je dis oui.

- Longtemps caressant caressé au jeu dressé... Longtemps tu t'éloignes, tu t'approches, chaque fois plus gros, chaque fois plus alangouri, longtemps chasseur de fossiles, animal mou, longtemps sans

vertèbre...

- Longtemps je dis oui...

- Quand soudain...

- Quand soudain quoi ?

- Quand soudain rien de tout cela.

- Alors dis-moi ! commande à mes pointes et plaques déjà levées, commande !

- Quand soudain tes oneilles haut en levée, tes yeux hors de la teste, féroce sur tes pattes arrière enfoncées dans la boue sale des marais queue à pique queue musclée queue rigide queue congelante queue massue roulant sur mon dos.

- Mais encore.

- Quand soudain dix bras cent bras faits troupeau de toros quand je dis stop, mais toi ma bouche bâillonnée, toi tes ongles sur ma gorge comme des accessoires doux dur une ceinture un bras plié un sifflement trop sec et pourtant je dis oui - mais à peine touchée que tu cries ici à mes pieds !

- Moi ? Moi je dis ça ? Oui oui ... Moi je dis viens, je dis viens toi viens toi ton visage, viens ton cou, viens ton dos, viens doucement penchée, viens mes ordres à ton oreille chuchotés avancés frappés tes reins offerts en mont-de-piété - mais mes caresses à peine esquissées que tu dis assez !

- Oui oui. Je dis assez, mais l'odeur encore douce-amère de toi qui colle à ma bouche pincée ; je dis assez mais moi tirant la branche vers le sol pour mieux la manger, moi mes jambes non plus serrées quoique encore ceintes d'étoffe pliées froncées où crisse ton ongle impatient d'imprimer quand tu oses un bout de pantomime couronnée par un juste baiser dans le creux à la lisière de mon

fessier mon bras plié sans défense, cheveux tirés par d'autres bouches puissantes habiles à mastiquer...

- Et toi tu dis assez...

- Oui oui je dis assez mais...

- Mais je siffle, je glisse, un genou lancé paupières closes un coup de coude dans le sein - ho pardon, je dis ! Où es-tu, toi ?

- Moi je suis là, je suis là, en toi, approchée, cambrée, renflée à un autre, à mille autres en moi aboutés. Je suis là quoi qu'un peu lassée de patienter, alors je dis là ici encore plus fort ici toi eux là comme ci comme ça, comme ça je dis, peau contre peau nos odeurs échangées, toi en tête de cette autre, toi en elle au-dessus de moi, au-dessous de ma langue déjà violemment chaude sous ton odeur qui suinte...

- Oui oui j'avoue, je confesse ! Moi je suis en moi, en toi là ici au-dessous ailleurs, mes jambes courroucées, mon doigt, un seul au-dessous de tes jambes, mon bambou dur en basses lèvres quand ta bouche dit oui, mais un oui à un autre, hein ?

- Oui oui oui. À un autre, à une autre, à mille autres ici dessus dessous, au monde entier, leurs pieds nus foulant mes feuilles, leurs épaules encore ceintes et lâches, leurs doigts fouaillant mes balafres, leurs gorges contre un accessoire mouillé, leurs morsures, leurs caresses à peine pincées, leur odeur douce-amère me disent chaque fois de continuer, mes yeux fermés comme porte close, leurs mains à moi soudées, leur barbe piquante, leurs odeurs d'aisselle mal lavée, leur pied suçant comme jamais mon épaule pressée, si pressée que mes jambes encore ceintes d'étoffe pliées froncées

songent à s'arracher de ma silhouette sur le mur quand tu coinces un bout de pantomime et... ha !

- Ha !

- Ha !... ha ! si bien engagés sans même qu'un baiser dans le creux à la lisière d'un bras une pression une impression enfin quelque chose d'autre... Ha ! sans qu'on fouille sans rien voir on ferme les yeux seules les lèvres frôlent... Ah ! et déjà nos peaux frottées nos nez touchés nos conduits visités... Ah ! mais mieux que ça mieux que ça quand on sent nos caresses sur nos cuirs lacérés nos yeux fermés fermement engagés à convoquer nos jambes nos doigts au-dessous nos bras nos nez nos lèvres pincés... Ah ! toi là oui toi peut-être pas ailleurs quand nous ah !

Alors moi en retrait, en silence, à deux pas l'un de l'autre, pas bouger, pas ciller sur le dos après la brassée, lèvres retroussées, amoureux effondrés, artilleurs de Mayence : les yeux fermés je vois tout déjà quand je fouille dans la nuit, j'ouvre les yeux, seules mes lèvres frôlent ma peau frottée, mon cortex, mon bouc, mon nez si bien touchés que je dis...



25 / dans une salle de cinéma...

Michimau

26 / le lait du lolo

Marion Rampal

liens

[philippe annocque](#)

[loïc beillet](#)

[ramzi choukair](#)

[nadim el malki](#)

[clara gervais](#)

[brigitte guedj](#)

[guillaume guéraud](#)

[jean-marc hérouin](#)

[laurent margantin](#)

[jean-pierre ostende](#)

[jean-françois paillard](#)

[audrey pannuti](#)

[frédéric pauvarel](#)

[marion rampal](#)

[guy robert](#)

[thierry sauvage](#)

[mustafa taj-aldin almusa](#)

[denis viougeas](#)

territoires

revue annuelle - année 2016 - n°3

art, littérature, topologie

philippe annocque
loïc bellef
ramzi choukair
nadim el maliki
clara gervais
brigitte quedi
guillaume guérard
jean-marc hérouin
laurent margantin
michimau
jean-pierre ostende
fanette paillard
jean-françois paillard
andrey pannuti
frédéric pauvarel
marion rampal
guy robert
thierry sauvage
mustafa taj-alain almus
denis vioudeas

avec la participation
d'Alma Sarrasac, Aïdo Scavarda,
Sacha Baron Cohen et Archibald Terrier

salon d'été

réalisation
Jean-François Paillard

